

ÇA COAGULE DANS TA TÊTE PLEINE DE LICHEN

Octobre 2017 | Reykjavik Paris Nancy | Janvier 2018

Marion Renauld

0. La stupéfaction.

1. L'eau.

1.1. Wouadja à la piscine.

1.1.1. A propos du titre.

1.1.2. A propos du lieu.

1.1.3. A propos du suspense.

1.2. Wouadja et la flaque.

1.2.1. A propos de la dernière phrase : « Nous sommes sortis des eaux, plongeons sans bouger. »

1.2.2. A propos de la maison au toit vert : « Sæbòl ».

1.2.3. A propos des « nostocs ».

1.2.4. A propos des guillemets.

1.2.5. A propos d'attention : prêtée à ≠ portée sur.

1.3. Les larmes de Wouadja.

1.3.1. A propos de vieux pieux et de science-fiction.

1.3.2. A propos d'Eugène Zamiatine, Aldous Huxley, Georges Orwell, Jack London, Jack Kerouac, Kurt Vonnegut, Andri Snær Magnasson, Eiríkur Örn Norðdahl, Birgitta Jonsdóttir, plus une vidéo de Marguerite Yourcenar.

1.3.3. A propos de Samson et des histoires.

2. La terre.

2.1. Samson et la montagne.

2.1.1. A propos des trois patates.

2.1.2. A propos de l'inexistence.

2.2. L'île de Wouadja.

2.2.1. A propos de la nomenclature générale.

2.2.2. A propos de l'intrigue.

2.2.3. A propos de la vérité.

2.3. Wouadja au café.

2.3.1. A propos de point de départ (l'Extrême-Amont).

2.3.1.1. « Abricoquillage ».

2.3.1.2. « Epuisement du point de départ ».

- 2.3.2. *A propos de vif (La Horde du contrevent, pages 76-75).*
- 2.3.3. *A propos de typologie et de topologie (d'air et de terre).*

2.4. Wouadja au supermarché.

- 2.4.1. *A propos du cochon-tirelire.*
- 2.4.2. *A propos d'impénétrables et d'étanchéité.*
- 2.4.3. *A propos de distribution et de consommation : la contribution.*
- 2.4.4. *A propos de « rentrer à pattes ».*

2.5. Les pierres d'Annie et Wouadja.

- 2.5.1. *A propos d'Annie.*
- 2.5.2. *A propos de Birdyboy.*

2.6. Wouadja et les monuments.

- 2.6.1. *A propos des idées de cosmos, de bennes à ordures, d'isoloirs, de natures mortes et de l'actuelle vision mercantilo-convenue d'échanges d'objets dits de bien.*
- 2.6.2. *A propos d'architecture.*
- 2.6.3. *A propos des briques.*
- 2.6.4. *A propos de litho-abonnements.*

3. L'air.

3.1. L'air du temps de Wouadja.

- 3.1.1. *A propos du titre.*
- 3.1.2. *A propos de champions.*
- 3.1.3. *A propos de variations chromatiques de rires.*

3.2. Vent dans la ville de Reykjavik.

- 3.2.1. *A propos du titre.*
- 3.2.2. *A propos de ville.*
- 3.2.3. *A propos d'urbanisme.*
- 3.2.4. *A propos d'Hildegarde.*

3.3. Stefan et les bulles.

- 3.3.1. *A propos de « les bougies ouatent ».*
- 3.3.2. *A propos des bulgares.*
- 3.3.3. *A propos de poisson-moine.*

3.4. La respiration de Freyja.

- 3.4.1. *A propos de gratitude cosmique.*

3.4.2. A propos de respirer encore.

3.4.3. A propos de salut.

3.5. Le souffle de l'univers.

3.4.1. A propos de super.

3.4.2. A propos d'égo-centres.

3.4.3. A propos d'évacuation, de condensation et de libération.

4. Le feu.

4.1. L'incendie de Piotr.

4.1.1. A propos des Pavlenski.

4.1.2. A propos d'informations.

4.1.3. A propos d'argent.

4.2. Birgita et les volcans.

4.2.1. A propos de Birgita.

4.2.2. A propos de pirates.

4.2.3. A propos de hold-up.

4.2.4. A propos de vote.

4.3. Le grain de lave.

4.3.1. A propos de Suisse.

4.3.2. A propos de forêt de symboles et d'océan d'amours.

4.4. La passion selon Louis.

4.4.1. A propos de Roméo et Juliette.

4.4.2. A propos du comité invisible.

4.4.2.1. A propos du bottin.

4.4.2.2. A propos de l'incendie de novembre 2005.

4.4.3. A propos de km.

4.5. Wouadja dans les flammes.

4.5.1. A propos de métrique.

4.5.2. A propos d'aérotique et de cosmocratie.

5. La cosmocratie.

6. L'ordinarisme.

7. L'aérotique.

0. La stupéfaction

Bien sûr qu'il faut la dépasser, la sidération. Wouadja était coite.

Tu ne peux pas rester interdit pour l'éternité. Tu ne peux pas décevoir. Et puis mieux vaut la stupeur causée par une bonne surprise, ou l'heureux éveil, les émerveilles que les horreurs qui clouent le bec. On faisait ce qu'on pouvait, mais mieux valait rire que pleurer.

La stupéfaction qui dure, c'était point d'issue. Penser qu'on ne pouvait pas s'en sortir indemnes, parce que tout tombait, tout ce qu'on tentait s'effondrait, tout ce qu'on élevait s'écroulait, c'était penser que l'effort n'était pas suffisant, ni les bonnes actions, ça ne sauvait personne, que tout était récupéré, reprogrammé et passait crème, et croire qu'au bout du compte, ça ne changeait rien. Une tête mourait, dix autres la relayaient, voilà tout. A quoi bon se la prendre. Cette violente absurdité du système-monde se portait comme un gant. Toi tu le portes sévère, ou relax, comme une lointaine sensation de frôlement. La stupéfaction gagnait quand l'impression était de ne pouvoir faire autrement, autre chose que perdre. Des drames sur des drames.

Bien sûr que ce n'est pas vrai, qu'on pouvait la dépasser, la sidération, qu'on pouvait lutter corps et âme contre l'abattement, et de temps en temps, chacun sa joie. Ça marche à l'échelle des personnes, des instants, de certains lieux ou types d'ambiance. Dans l'action aussi, ça marche : tu plonges à cris perdus et tu profite pleins tubes. Chacun avec sa joie, sa fougue, sa foi, son effort. Mais sur le plan global, en admettant que tout est lié, ça supposait de l'endurance, du chiffre et des douleurs. Comme rien n'est anodin, que tout peut piquer, que tout peut ravir dans la conscience de tout ce qui importe. C'était sidérant. On n'avait jamais su autant de choses, on n'avait sans doute jamais autant communiqué,

exploré, inventé, on y allait très fort et depuis longtemps et ça n'empêchait pas qu'on galérait encore. Quel genre de démission c'était ? Était-ce la force des erreurs et la simple permanence de savoirs-faire ? Qu'était-ce qui minait la possibilité d'un système-monde réussi ? Où on a envie de rester, où on est bien à être, où on se donne de bonnes choses à manger, à penser, à rencontrer.

A y penser, Wouadja demeurait frappée d'étonnement. A le vivre, elle croyait mourir. A voir les autres qui semblaient aller, c'était l'hébétude. Parfois elle se sentait idiote : comment donc faisaient-ils aussi calmement les choses ? Ou aussi vivement ? Clairement c'était le regard d'une enfant, chaque jour hallucinée d'un nouvel expansif, et aussi la posture d'un vieux, assis devant tout ça, les orbites sorties sous des sourcils fournis. C'était au détail et dans l'ensemble. Dans le détail, c'était l'arrêt sur chaque chose qu'on croit familière et qui pourtant fourmille, et Wouadja sentait les frémissements de chaque objet qui la croisait. Et c'était la totale, l'esprit de l'époque et l'usage de l'or rouge, les tomates en circuits planétaires, les histoires qui racontaient les civilisations et les légendes et toutes les encyclopédies qui cherchaient à organiser tout ça. Tous ceux-là que nous fûmes en des eaux et des vaux, en des déserts en des chevauchements d'agrumes et des transports, tout cela qui est et qui bouge, qui croît, s'échange entre des mains, dans des cartons et maintenant sur des plates formes. Souvent donc, Wouadja se trouvait dans cet état d'étonnement profond dans lequel ses facultés intellectuelles paraissaient paralysées, disparaissaient dans un magma de perceptions, de souvenirs et de catégories. Des sensations, des sentiments, des jugements et puis de la lumière, l'ombre, tous les bruits du monde et bien sûr son silence. Il n'y a que le présent qui bruisse.

La stupéfaction qui dure est sans doute quelque chose comme de la méditation, seulement si tu ne te demandes plus c'est quoi l'affaire qui glace. Tu restes là dans ton rythme, tu cours, tu concentres ton énergie. L'inexprimable allégresse de Wouadja, ça cloue le bec aussi, c'est un peu comme la grâce. Et ses larmes

vous changent en statues. Wouadja aimait beaucoup le conte avec les serpents et les diamants qui jaillissent de la bouche des gens selon qu'ils sont gentils ou pas, mais n'a jamais compris pourquoi ce sont toujours plus de serpents, en général. Sérieusement sidérant.

Mieux valait se foutre raisonnablement de la bêtise que s'y confondre soi-même. Et comment ça se faisait, en vérité ? Mieux valait se comprendre que se marrer, ou bien c'était l'un avec l'autre. Est-ce que c'était toujours l'un avec l'autre, la lumière avec l'ombre, le plein avec le vide, le mal avec le bien, le mouvement et le point, et le but on s'en califichait. Dans l'ensemble, on tuait le vide, le silence et les ombres, on prônait l'indifférence quant au monde, on mangeait du sucre et on voulait dormir. Mieux valait, pensait Wouadja. En même temps, pourquoi pas. On avait gagné le feu, l'électricité, les soleils artificiels et bientôt le beau temps sans entracte. On avait les vacances et les supermarchés, les pauvres toujours loin, les méchants toujours barbares, les animaux bien rangés. Je préférerais ne pas, disait-on parfois, mais c'était ravalé, macéré, et vendu sous cellophane.

Quelqu'un avait écrit : les bras m'en tombent et je veux vivre.

D'un point de vue sociologique, on notait qu'il y avait des malaises, des crises et des luttes de force. En physique, on parlait de champs, d'ondes, de vagues ou de faisceaux. D'un point de vue générationnel, on rappelait l'absence de guerre, la fin du XX^e siècle, la révolution numérique, le chômage, les révoltes et les renversements de richesses et croyances. Les bouleversements climatiques, aussi. On vivait des extrêmes. D'un point de vue historique, on enchaînait les facteurs de transitions, et d'un point de vue d'éternité, on était l'âge de pierre, de verre, de bois, de métal, de denrées, de pixels et tout à la fois, comme jamais. On ramait fort, on ne lâchait pas.

On peut donc expliquer le sentiment de sidération selon quatre causes : les sentiments de beauté, d'injustice et d'incompréhension, ou l'impression que

tout est à sa place, gracieuse, bonne et même parfaite. Wouadja connaissait la gratitude cosmique, et l'intuition que tout fout le camp. Wouadja marquait des temps d'arrêt devant la face d'argent du monde, les mines des travailleurs, et directement après tant d'autres réalités, tant d'autres pans entraperçus sous nos yeux, sur des écrans, dans l'instant. Alors ça dépendait des images qu'on dévorait, qui nous dévoraient, ça dépendait de tant de foutues choses, qu'un truc soit vraiment bien, ou complètement raté. Ça dépendait surtout de ce qu'on faisait. Et ce qu'on faisait, c'était lié à ce qu'on pensait, au lichen dans la tête, aux symboles qui motivent. Et c'est pourquoi Wouadja voyaient des idées dans les manteaux, des nœuds entre des croyances et des désirs, des intentions multiples avec des buts contradictoires, des phrases-clés dans la mémoire et des caillots de sensations mal assimilées, des corps investis de valeurs. Wouadja entendait les discours et suffoquait : c'étaient hiérarchies sur hiérarchies, sous-entendus sur plus-values, c'était l'administration qui tuait les armées à moins d'être encore ouverts sur les débouchés du chantier, c'était l'économie qui tuait la politique mais c'était la politique qui tuait les mythes. C'étaient les patrons qui faisaient rêver, aujourd'hui, encore plus que les princes. C'étaient admirations sur aspirations prises dans ta tête de mousses drues, dans ton cœur de pâte et jusqu'au bout des doigts, dans telles chaussures, à tel étage. Ça dépendait de soi, de l'époque et de ce qu'on découvre de nous depuis qu'humain est l'humain.

La supposée cause matérielle de la sidération est médicale : le trouble est mental, chimique, il ne laisse pas le choix. Sujet stupéfié, membres tendus, ne répond plus aux stimuli extérieurs, oubli total des repères et des connaissances, sujet confondu. Le rapport aux produits stupéfiants est immédiat. Même effet, mais choisi : la substance inhibe les centres nerveux et induit une sédation de la douleur. La tranquillité de l'âme, la paix, le paradis offert, la *soma* d'Huxley, la petite pilule rose, l'ivresse chronique. On avait vaincu les épidémies et on luttait toujours. On ne défendait pas le droit des virus, mais celui des fœtus.

Adoncques bien sûr qu'on la peut dépasser, c'est le point de départ. C'est de la prise de conscience, Wouadja y croit. Ça traverse l'inconsolable jusqu'à l'intense, la présence vive, la présence qui pourrait manquer. Ce sont des barres de chagrin et des plénitudes à ne pas croire que ça existe, et puis tout passe comme la basse du poêle, un sifflement d'air. Du bois brûlé, fétus fauchés, champs ressemés, arbres plantés, fruits à nouveau et faim et soif, curiosité, concorde, conquêtes, enquêtes, puissance de bêtes et tête-à-tête, nourrir, extraire, abstraire, produire, donner, engloutir. Fort anecdotiques sont nos vies dans le flux global, à l'échelle géostratégique, à l'ère du digital, sur le plan démocratique. Mais ça coagule.

Et quand ça coince, il faut comprendre. Et quand ça marche aussi, pourquoi, peut-être refaire et durer. La stupeur de Wouadja était plutôt une forme de saturation. Souvent, c'était cela qu'elle sentait, une complète absorption d'elle-même dans la somme inimaginable des informations. D'autres époques sans doute ont connu la masse démentielle de *data* libres, qu'il fallait interpréter au risque d'une coupure de cerveaux. Pour Wouadja, ce siècle-là, le vingt-et-unième, il est pourtant champion. Tout ce qui vivait, avait vécu et vivrait, tout ce que nous les humains avons produit et pensé et dûment développé et puis laissé tomber, tout ce qu'on avait oublié et tout ce qu'on redécouvrait, sourires aux lèvres piquées d'envies, tout ce qu'on trahissait, ce qu'on modifiait, ce qu'on racontait et ce qui désormais se comptait, se chiffrait, les modulations de la conscience, parmi ces nuages de visions, de sons, de mots et d'expériences, et puis de signes et de mouvements, Wouadja respirait, sonnée dans les tréfonds. Chaque scène quotidienne gonflait de tout côté, comme l'univers en expansion, les coulisses remplissaient les creux, les zones d'ombres étincelaient de leurs qui, certes passées, insistaient encore en résonances fluviales, charriant les acteurs et les artifices, détrônant le silence. Wouadja pensa qu'elle ne connaissait pas le vide, ni le silence, et que c'était tant mieux d'imaginer déjà. Elle pensa que nous avions remplacé bien des imaginations par des faits, que nous avions fini de survoler le globe, qu'on rapportait des traces de partout, en

temps réel, qu'on échangeait sans hésiter tant d'images et tant de choses, tant de paroles sur nos écrans branchés. Wouadja pensa que nous avions donc absolument tué le vide, le silence et l'absence pure, qu'on se remplissait les oreilles toujours, que c'était assourdissant et comme ça on se croyait vivre. Sans même avoir besoin de rêver des grands espaces et des déserts, on comprend néanmoins l'attrait des boîtes de nuit. De la concentration d'énergies. De la dépense musicale. Nous avons saturé les micros et n'avons pas à regretter les lyres, nous saturions le monde avec des anthro-po-visages. Wouadja pensa aux enveloppes. C'était le temps de son seul signe, et la matière en général devenait obsolète. Des machines et de l'extase, la matière assassinée.

Et c'est de cette façon que jamais Wouadja n'était indifférente. Bon, toujours là. Et frottait, secouait, frappait, et pensait aux autres bouts du monde. Tu changes une ampoule et tu penses aux baleines. Tu manges de la baleine et tu penses aux étoiles. Il pleut, c'est l'origine de la mélancolie. Les auréoles sont remplacées par des diodes, les pistes de skis poursuivent celles dans la jungle, et notre désir de parcourir, les appels du lointain, l'audiovisuel et cette chance, dit-on, inouïe, de pouvoir contacter presque n'importe qui depuis presque n'importe où. Assoiffés d'éternité et si sensibles au climat.

Aujourd'hui nous pouvons réduire le flux d'informations à la météo, ou disons l'y organiser, plutôt qu'en vertu des planètes. Trop lointains sont les astres mais fort requérantes, les secousses sismiques et les avalanches, les gelées d'endurance, les matins doux, l'habitude de la lumière et de la chaleur. Evidemment, dehors. Et puis nous avons inventé le pilotage automatique, beau temps toute l'année dans les bureaux asphyxiés. Qu'est-ce que ça racontait de se toujours faire arroser de gris, et qu'était-ce qui expliquait les idées que nous avons. Car nous avons désormais pleins d'idées et nous faisons mille choses. Car nous avons désormais le soleil sur commande, l'interrupteur est là, qui rompt l'attente. Nous avons désormais, pensa encore Wouadja, évincé l'attente, nous pouvons faire

le cycle des saisons dans nos salons, nous étions maîtres de l'air. Quand bien même le climat nous affectait naturellement, à l'intérieur en mieux nous le reproduisions afin de n'avoir plus à y faire attention. Wouadja voyait des idées sans racines. Nous ne courrions plus, nous volions.

Si ce n'étaient les rayons qui disaient pourquoi il se faisait que nous fassions tout ça, c'était quoi ? La forme des visages, des feuilles et des mirages, ou le type de crâne, ou le fait même de typifier, d'informer, déformer. Tu choisis une boîte sur la ligne d'un supermarché et tu penses à Proudhon. Aux champs fertiles et puis aux industries, tu commences à bouillir. C'est quelque chose comme le mal de la banalité : Wouadja voyait des marques, des *trusts* et des traditions sur les dos qui passaient, voyait les idées sous les marteaux et les manteaux, c'était étrange, on brillait d'apparence, à l'intérieur c'était vague. Morne. A l'intérieur, point n'étaient les idées qui grouillaient, mais les désirs ; ceux-là brillaient jusqu'à l'aveuglement. Nos avidités sans limite, elles passaient avant tout, en même temps que brimées, souvent, alors Wouadja voyait des marques vengeresses, des contrats d'inconfiance et des siècles de rumeurs. Le désir du confort et de la liberté. Pour peu d'avoir les moyens, ça montait jusqu'à l'Himalaya, ça jouait des symphonies, ça mettait des patates. Nous parvenions à construire ce que nous voulions dans les endroits les plus sensibles et explosifs. Wouadja voyait ici des mains qui avaient agi, qui s'agitaient encore avec un pilote hagard. Des flèches permettaient de se repérer. Des désirs-*flash* dans un halo d'idées. Croches, les idées. Ça condamnait l'Himalaya, ça jouait à la bourse, ça omettait le beurre.

Les rayons de supermarché avaient leur part de responsabilité dans l'état de nos quotidiens autant que dans le grand tout, les canettes dans la canopée. Le béton avait sa part, c'était pour le bien de transports plus rapides et plus sûrs, contre les herbes sauvages, les mauvaises. Forcément ensuite il est facile de s'attendrir sur tout ce qui nous rappelle la beauté de la nature simple, les couchers de soleil et les paysages, sur les pépins de mandarine et combien luxe, calme et volupté

s'échappent élégamment de ces quartiers déjà coupés, perlées portions de pulpe pleine. Les mandarines sont une offrande, pensait-elle, et ensuite c'était la colère contre les marchés de distribution, les vies précaires des camionneurs, au lieu d'être aventureusement nobles. Wouadja voyait des symboles. Nous avions les valeurs vaporeuses, nous détruisions le pain. Des idées traînaient dans nos têtes pleines de lichen et il fallait apprendre à le cuisiner, sortir les têtes des fonds marins sans besoin de radar. En vrai, Wouadja doutait de ce qu'il fallait. Du pain et des symboles. Wouadja était stupéfaite de voir combien nous consommions de symboles, bien davantage que de choses. Le rapport de l'homme à l'action, pensait-elle, ne passera bientôt plus par les objets, nous avons les machines et nous avons les poupées. Le rapport de l'homme au monde passe par des idées. Les idées des hommes semblaient, en cette aube du vingt-et-unième siècle, si déterminées par des marques, des *trusts* et des traditions, si coincées d'argent, si dévolues d'amour et quémandeuses d'un peu d'art dans leur vies, que c'était là, dans un hoquet, qu'elles appelaient à l'attention. Wouadja pensait que les idées, qui étaient des mains qui étaient des hommes et tout ce qui s'ensuit, semblaient au moins toutes chercher la même chose, dans l'air du temps d'ici, à savoir ne pas être poussiéreuses, mais neuves. Ça supposait des nouveaux signes et des innovations boulangères. Le choc de Wouadja était pour les redondances, cette lancinante impression que c'est toujours la même histoire. Tu salues ta grand-mère et tu penses à la préhistoire. A quel point compte les contes. Le choc de Wouadja était pour les familiarités alors que tout concourrait à la distinction. A quel point même la mode était un plat pays, et les fusées obsolètes. Tout concourrait à l'inédit, qui attirait comme un lingot, apeurait comme l'inconnu ou attristait comme du plus mauvais goût.

Alors rien d'autre que des actes sains et sobres, sourires possibles, pensa-t-elle, ne voyant que des gouttes. Et pendant tout ce temps que Wouadja pensa, voici l'histoire de ce qu'elle fit. Et pendant tout ce qu'elle fit, sur ce que toi tu fis, ne sut goutte.

1. L'eau

1.1. Wouadja à la piscine

La porte anticipe l'arrivée de Wouadja qui franchit le seuil de l'établissement en ôtant son écharpe. Au comptoir, elle achète une carte de dix visites en écoutant la dame lui signaler qu'il faut aussi régler le prix de ladite carte magnétique, qui correspond en fait à une entrée offerte. Ok. Elle passe la barre rotative dans un bruit de grande surface, puis monte les trois marches menant aux vestiaires. Tu dois ôter tes chaussures et les ranger sur les étagères à gauche, ou les poser par terre. Certaines enfants les jettent. Wouadja les glisse au dernier étage en haut, franchit la ligne rouge et s'avance dans la salle qui n'a pas de cabines, juste un banc en bois au milieu avec de quoi accrocher en plus de s'asseoir, et en face, des placards fins et élancés. Wouadja se déshabille, range tout ça, ferme le loquet, passe la clé autour de sa cheville, prend sa serviette et son maillot de bain, marche jusqu'aux douches, orteil sur le carrelage, pose sa serviette dans un des casiers en métal, garde son maillot à la main, choisit une douche et ouvre le robinet. Premier délice. Wouadja se savonne au-milieu des femmes, des filles et des fillettes, chacune se lavant à peu près tel qu'il est indiqué sur le panneau, les zones bleues à frotter. D'autres panneaux indiquent que le sol est glissant. Ayant son maillot enfilé, Wouadja boit à la fontaine d'émail blanc, lape le jet frais, s'essuie d'un revers et descend les escaliers jusqu'au dehors, où sont les bains à ciel ouvert, et le hammam dans son cylindre à moitié muré de briques de verre, et le sauna, dans le bâtiment qui jouxte l'accueil. Wouadja marche sur le béton rugueux jusqu'au hammam, ouvre la première porte, s'échappe de la vapeur qu'elle apprécie déjà, surtout quand il fait un froid mordant et que les pieds sont presque glacés. Wouadja passe la pièce avec trois sièges en plastique blanc et

une fontaine, ouvre la seconde porte sur la pénombre humide. Les rais de lumière sont à tomber. Tu respires et transpires tout ce que tu peux, tandis que d'autres hommes et femmes, aussi, se détendent, parfois bavardent, souvent soufflent. Au bain, nous avons les mains libres, en équilibre portés par les flots. Wouadja passe rarement plus de dix minutes au hammam, puis dans l'eau qui est indiquée à 36°-38°, puis dans l'eau qui est indiquée à 38°-40°, elle trempe, sèche un peu sur les bancs courbes à l'extérieur, le long du cylindre de verre, y retourne, nage vingt minutes, y retourne, cela dure une heure. Et puis ça dure encore dans le bassin très peu profond, celui dans lequel tu peux largement t'allonger comme dans un lit-océan, la tête à peine pesante posée sur le bord, et regarder comme ça les étoiles dans le ciel. C'est très simple. Une société entière profite des piscines de la ville de Reykjavik. On est en octobre, Wouadja flotte. Ses oreilles captent le bruit de l'écoulement du surplus dans les canalisations, par vagues, relents, bouillons, captent des langues sans les comprendre, sa peau se ramollit, elle infuse. A la fin elle y va dans le sens du retour. Elle sèche ses cheveux, déplie rhabille l'affaire, renfile les semelles, repasse le portillon et sort à l'air à nouveau libre.

1.1.1. A propos du titre.

La référence à « Martine à la plage » n'est pas anodine. En effet, il est évident que serait préférable un monde dans lequel les « Martine » seraient plus souvent à la piscine que probablement n'importe où ailleurs, au turbin ou au tapin.

1.1.2. A propos du lieu.

L'Islande ne fait peut-être pas rêver tout le monde, mais ceux qu'elle fait rêver devraient faire attention quand ils viennent l'habiter comme des mille-pattes sur un dos de géant. L'Islande est un endroit précieux : dans un conte, on le dirait magique. En vrai, ses habitants n'ont pas d'armée, quoiqu'une soif de conquêtes et de démocratie. En tout, c'est l'eau fraîche et pure, brûlante et volcanique, la chaleur du fond des âges, du poisson, des algues et des herbes, des chevaux et des chansons. Lieu des voix.

1.1.3. A propos du suspense.

Si vous trouvez que sortir de la stupidité ambiante en se payant un bon bain chaud qui ne fait de mal à personne, c'est la fin de l'histoire, eh bien vous vous fourrez. D'abord parce qu'il y a vous et tout ce que vous faites pendant qu'elle patageait, et aussi tout le reste. Ensuite : à quand remonte la construction de ces paradis populaires ? Quel est le lien entre flotter et voter, et voter et trimer ? Quels sont les liens entre les capitaux, ta tête, les majuscules et les accents ? Et pourquoi Wouadja est-elle sur l'île alors qu'elle n'y habite même pas ? Diable, quels sont les liens entre les choses et nous, et comment débrouiller ?

1.2. Wouadja et la flaque

Entrée dans l'air à nouveau libre, Wouadja se met à marcher, remontant son col et enfouissant ses mains dans ses poches. L'esplanade débouche sur le trottoir un peu plus loin, où sont les rangées de voitures, ou directement sur un chemin diagonal à gauche, juste de quoi passer sur la pelouse. Wouadja sent les dalles parfois affaissées. Elles forment des creux géométriques aux coins et aux angles, moins droits quand c'est une fissure qui produit le ravalement de catastrophes. Micro-paysages, des flaques ajoutent au sol un manque de fermeté. Espace liquide, donc, parmi tous ces solides que les hommes ont bâti sur leur temps de travail. Et tandis que Wouadja continue de marcher, c'est lovée dans ces flaques une aventure sans nom. C'est là que ça se passe si, par exemple, vous vous trouvez être des nostocs, des genres de proto-vies ou bien des restes d'animaux morts. Si même vous êtes la flaque, vous bossez à la conservation des œufs, vous pouvez être lapés ou jugés comestibles ou pas selon le type d'organisme qui vous veut avaler. Vous formez des données possibles dans des expérimentations de pluie artificielle en laboratoire, comme par exemple si vous vous étalez sur les terres de l'Oklahoma et que des chercheurs et des chercheuses, en plus d'autres classes d'individus, vous trouvent intéressantes. Dans un échantillon, vous êtes unique, vous devenez représentative. Vues de loin, les flaques de Reykjavik, ou d'ailleurs, ne sont que des soucis de matériaux étanches. Wouadja ne porte point de bottes, et c'est la mode des baskets. Tout ce qui est aérosol de mini- et nanoparticules organiques, minérales, spores fongiques parfois inclus, les entrepreneurs et entrepreneuses de la chaussure ne s'en préoccupent que pour les chasser, les écraser, les piétiner. Evidemment, personne n'a envie d'avoir des champignons entre les orteils, mais ça ne veut pas dire les enfermer dehors, ou dans des boîtes, ou dans des cultures. A l'abri contre un mur, sous un auvent moderne, Wouadja sort son crayon et sur une feuille dessine une flaque de

Reykjavik. Plus elle donne de l'attention, plus il y a d'intrigues, dans les formes et les plans, entre tous les acteurs hydroécologiques. S'élève le peuple de la brume induite. Ils viennent de la pluie tandis que les autres, ceux du bas, ont des airs d'amphibiens. Parfois, ensemble, quand les bulles éclatent en mille microns de nanosphères, d'autres agents de la pluie surgissent. Les nouveau-nés sont le fruit de la flaque, de la brume et des nuages. Les mesures en μ racontent des mythes. Wouadja dessine une pluie au-dessus de la flaque, une brume et un nuage. Et dans la flaque comme un berceau, un corps fongique, spongieux. Presque ferme. A côté, une femme à la tuyauterie, un homme à la serpillière. Nos intérieurs ne seront point humides. Nous contrôlerons l'aération, la qualité des ondes. Cela ne vise qu'à remplacer l'air, guider l'eau à notre avantage. Ça envisage les paysages.

Wouadja longe maintenant le stade avec son affichage en grosses lettres, des gamins en tenues de sport et des voitures qui ronronnent aux croisements, puis elle tourne à droite un peu avant la mer, aperçoit déjà la maison au toit vert. Le bruit des gravillons noirs et troués, de la vieille lave sombre, opaque et ronde, le buisson et les platebandes d'herbes en rouleaux, la porte rouge et l'intérieur. Chaud, sec, lumineux, sentant la boue brassée, le cigare et les fleurs. Un regard jeté à la rive, Wouadja quitte son manteau dans la pièce du même rouge que la porte, en plus carmin, par laquelle on accède après deux pas dans la salle d'eau, empire du lave-linge, sèche-linge, corbeilles à linge, lessive et douche, débarras, reluisante machine murale en cuivre apparent et capable de remonter les flots brûlants jusqu'aux radiateurs chauffant sur deux étages. Ensuite elle étend les choses mouillées et retire ses chaussures, laisse encore les rideaux ouverts, entrebâille la fenêtre en la coinçant par son petit crochet prévu à cet effet, s'installe à son bureau et allume son ordinateur. Nous sommes sortis des eaux, nous plongeons sans bouger.

1.2.1. A propos de la dernière phrase : « Nous sommes sortis des eaux, nous plongeons sans bouger. »

Une autre version consiste à dire que nous, et même les dinosaures, nous venons des poissons, du plancton ou des crustacés, et que désormais nous *surfons* sur la toile. Une autre version part d'atomes encore plus petits et de vide, jusqu'aux pixels et chiffres à la puissance de milliards d'informations dont on ignore la substance, sinon le courant. Nous sommes sortis de la lenteur et nous dépassons la vitesse. Nous plongeons sans bouger mais plus loin que jamais. Et puis quotidiennement, nous allumons et nous éteignons des lampes, des ordinateurs, des téléphones, de l'électricité, du feu tel qu'en zones humides ou isolées, ça ne prend pas. Nous sommes sortis mais nous avons besoin de nous y replonger. Naviguer à l'ampoule. Les constellations sont tes dossiers ou tes pages préférées.

1.2.2. A propos de la maison au toit vert : « Sæbòl ».

Ce n'est pas n'importe quelle maison pour moi, et ce n'est pas n'importe quelle maison tout court. Presque un siècle et des familles entières dans chaque pièce, de la cave au grenier, des réfugiés de Norvège logés par l'Etat, des soldats qui laissent des cœurs gravés dans le mur de ma chambre rouge, avec « *mother* » gravé dedans, une bénédiction après qu'on a failli perdre le toit dans une tempête, trois générations d'Islandais, puis deux à demeure ci-ici. Ce n'est pas n'importe quelle famille pour moi, et ce n'est pas n'importe quelle famille en soi. Le père est un professeur d'histoire et de littérature, syndiqué militant à la grosse barbe blanche, une moustache et un ventre de *Christmas Daddy*. La mère est une ancienne employée de l'Ambassade d'Angleterre et des services sociaux, grande couturière et buveuse de whisky, parlant aux abeilles, intrépide et maline. La fille a été clarinettiste à Berlin pendant plus de dix ans et dirige maintenant l'école nationale de musique. Le fils a fait du cinéma, bossé en Mauritanie comme aide à construire des bateaux et s'occupe maintenant de tourisme entre deux virées à Bruxelles ou Madrid. Et puis ce n'est pas n'importe

quel endroit pour moi, comme ça fait déjà quatre fois en dix ans que je viens et reviens, en tout quinze mois de vie. *Sæbðl*. Un tas de souvenirs personnels et puis une dimension cosmique, des tentatives politiques pas dégueulasses, des artistes et des pêcheurs, des guérisseurs, des artisans, des fermiers, des banquiers. *Sæbðl* et la démocratie. La première phrase que m'a dite la mère, la première fois que j'ai mis les pieds là-bas chez elle, ça a été : « *Here cooking is for men.* » La dimension sociologique et la cosmocratie : ici tous cuisiniers. Nous venons des poissons et les avons mangés.

1.2.3. A propos des « nostocs ».

Le terme est apparu sur la page Wikipédia qui correspond à « flaque d'eau » à côté d'« algue », dans une parenthèse conjonctive, et pour exemple. Il semble que ce soient des organismes de la classe des cyanophycées. Dans mon dico petit Larousse en couleurs de 1986, hélas point de dessins ni photos d'agrandissement au microscope, ni relevés de thermodynamique ou autres denrées salvatrices issues de nos ingénieux cerveaux et de notre génie des matériaux, mais juste une description : « algue gélatineuse des sols humides ». Ok, on imagine. On imagine encore mieux si on lit le synonyme au figuré, à savoir les nostocs sont crachats de lune. A quelle classe d'organismes appartiennent les pets de soleil ?

1.2.4. A propos des guillemets.

Des oiseaux, on ne peut pas s'en empêcher. Un irrépressible besoin d'air, un besoin de causer, de piailler. Quatre fils électriques et toute la clique des blablas, un coup à gauche, à droite et à meugler. C'est nous les cloches et encore nous pour sonner exact. Un irrépressible besoin de clarté : *sic* et basta. Un relevé de bave et son modulo langue. Une furieuse envie de suspendre, une gestion des frontières avec des douanes mobiles. L'a-t-elle dit ou non ? Et comment l'avait-elle meuglé, où donc s'envolaient-ils, ces becs alambiqués ? Les « » sont quand

tu cites, quand tu appelles à comparaître, ou tu reçois le truc dans une valise à deux loquets, que tu ouvres comme chassant les mouches. Survivre est « vivre ».

1.2.5. A propos d'attention : prêtée à ≠ portée sur.

Une version consiste à porter beaucoup et à peu prêter. Porter son attention sur un arbre est plus lourd que la lui prêter, mais surtout quand tu prêtes, au fond tu déportes. Tu donnes à l'arbre quelque chose, même ton intérêt, tu l'as moins en charge que lorsque tu cloues surface à dessein. Tu prêtes une attention légère, tu portes sur l'affaire un regard entendu. La version qui consiste à porter peu en prêtant beaucoup n'est pas vraiment rentable. En plus que quand tu portes, au moins tu sens la masse. Un regard pesant, un coup d'œil discret, un clignement complice. Wouadja ouvre son ordi, passe outre les pixels et les gestes savants, outre ce qui fut et ne sera jamais, clique donc dans l'indifférence chronique aux *data-center* & autres gros câblages. Passe en revue ses mails, des images, des liens. Elle agit à distance, répond, parcourt, connecte et rigole, s'effare, s'amuse, s'informe. On n'est plus sur le bord avec les souris. Dedans on a plongé et on est emporté. Comme si l'écran te happait, sans issue possible, mille chemins qui ne cessent jamais et ton épuisement curieux. Tu ne peux pas tout englober.

1.3. Les larmes de Wouadja

Les journaux en ligne sont une source vers le monde extérieur par le biais des gens qui éditent. Cela permet maintenant la rapidité et le flux haletant. Wouadja déroule. En fonction de ce sur quoi tu cliques, ce sont des hécatombes, des ruses et des découvertes splendides. Dans les journaux, plus souvent des hécatombes. Wouadja déroule. Ça va du pouvoir à l'argent, de la misère à la beauté, d'essais alternatifs en vidéos *arty* ou instructives. Comme ça tu peux passer du temps quand tu ne travailles pas, et quand tu travailles aussi, tu pioches dans la banque des données, avide ou las. Ça parle peu d'amour. Il y a ces cœurs gluants que tu peux ajouter pour dire un peu ton rose. Wouadja pense à Samson. Elle voudrait bien qu'il existe. Elle voudrait bien qu'un type comme lui existe. Ce serait quelqu'un qui s'y connaîtrait en logiciels, qui chercherait les failles et qui saurait les exploiter. Dans le langage de la loi, ce serait un criminel, parce qu'il ne serait pas de ceux qui vendent les vies privées. Samson changerait les titres des unes en injectant d'autres lettres dans les programmes.

Ici j'introduis un vœu pieux : pirate les unes. On verra mieux, on pissera plus, on rira bien.

Après une heure de tissage digital, Wouadja décroche. Les médias sont obscurs et Samson n'est rien, mais son idée existe. Cela rassure. Pas suffisant sans doute, à peine pour cesser le chagrin. Wouadja se lève et sort dans le jardin, à deux pas du rivage, couper de la salade.

1.3.1. A propos de vieux pieux et de science-fiction.

Qu'il ne soit pas question ici de définition, mais de cible. La science-fiction vise à parler de futurs possibles de notre monde, voire de futurs probables en certaines conditions. Les vœux pieux ne désirent que le présent, immédiatement, n'ont aucun moyen de calculer les chances, on appelle ça l'éveil. Le vœu pieux est le satori toute l'année. Les vieux et vieilles, pendant ce temps et tout ce temps que nous employons à améliorer nos machines, tentent quelques exercices, juste pour dégourdir leurs jambes. La science-fiction parle de jeunesse éternelle, mais ce n'est jamais très beau pour les enfants. Dans la science-fiction, ce n'est jamais très beau, et tout ce qui est un peu vieux est déjà presque mort. Le vœu pieux est l'heureux vieux. Des mamies et des papis lisant des unes de journaux qui les font bien sourire. Fabriquant leurs journaux avec leurs fleurs séchées. Glissant tablettes dans des pochettes cousues dans les rideaux. Écoutant du gros rap en comptant les oiseaux et serrant leur chat noir contre un ventre aguerri. La science de la vieillesse est pour le profane. Nous nous barrons avant d'avoir compris, nous inventons des martiens pour nous sentir modestes.

1.3.2. A propos d'Eugène Zamiatine, Aldous Huxley, Georges Orwell, Jack London, Jack Kerouac, Kurt Vonnegut, Andri Snær Magnasson, Eiríkur Örn Norðdahl, Birgitta Jonsdóttir, plus une vidéo de Marguerite Yourcenar.

Nous cheminons là comme un train dans une bibliothèque, avec des gares du genre : Dystopies mathématique, romantique, militaire, Expériences de la faim, de la foi, de la science, Critiques sociale, historique, Action politique & poétique.

1.3.3. A propos de Samson et des histoires.

Le nom connote, c'est obligé. Il peut être une référence culturelle ou historique. Dans le cas de Samson, des images : la force, la justice, une balance, un marteau, une toison. Le Samson de l'histoire, bien qu'il n'existe pas, serait sur la toile. Un

ordinateur à la place d'un cheval en statue publique. Samson et Wouadja auraient pu se rencontrer, par exemple il y a fort longtemps, dans une contrée pourtant contemporaine. Ça pourrait être sur un champ de bataille, à l'école, aux oliviers, au club de sport, dans la jungle. Le lieu connote, c'est obligé. Il peut être une référence culturelle ou historique, qu'est-ce que ça change ? Où ça fait des histoires, plus que des endroits. On raconte le paradis. On chante les lieux. Samson serait un ours, parlerait peu, porterait une barbe plus grande que lui et des yeux d'aigle. Il ne chanterait pas les lieux mais changerait les titres : il pirate le canal et tape le paradis sur du cristal liquide.

2. La terre

2.1. Samson et la montagne

Et pendant tout ce temps où Wouadja marche jusqu'au potager en dépassant les fils à linge et la baignoire qui sert maintenant aux plantes aromatiques, choisit ses feuilles et creuse dans la boue molle pour tirer trois patates, voici ce qu'il serait advenu de Samson. Comme si, au cas où. Dans un recoin près de Grenoble, Samson construit des maisons en bois avec d'autres amis, des gars bien motivés soignant bêtes et maraîchage, en soi déjà tout un plan d'urbanisme sans sigles ni tampons. Après deux ans passés à vélo dans les Alpes et jusqu'à la Finlande, Samson fait son nid. A cet instant précis, il dévisse un bidon d'essence pour tronçonneuse, mais c'est rare. Il dévisse et l'odeur lui monte comme les aiguilles qui tombent, pas possible d'éviter. Ça rappelle les volutes de poussières près des motels dans les déserts d'Arizona. Samson n'a jamais traversé l'océan. Il roule. Il s'arrête. Il prend des photos, annote, réfléchit. Roule encore. S'arrête. Construit des baraques. Deux ans passés à agencer, dix ans en tout pour les types de la première heure. A l'instant où il dévisse le bouchon du bidon, toutes les fermes sont encore debout. Une semaine plus tard, un incendie, plus rien. Mais nous n'y sommes pas. A cet instant seulement, on s'apprête à rapporter de nouvelles planches, des choses pour protéger avant l'hiver. Samson remplit la jauge, referme le bidon, l'éloigne, empoigne la tronçonneuse et commence à débiter. Une fois fait, la journée finie, il rentre. Causerait un peu avec les potes, changerait le titre d'un ou deux journaux de demain, avant l'aube dormirait. Wouadja, pendant ce temps, déguste poivre et sel.

2.1.1. A propos des trois patates.

Comme thème, on en pourrait tirer une volonté de retour à la terre, sorte de nostalgie langoureuse des époques où la culture était l'agriculture, comme ça on savait au moins à quoi s'en tenir. On pourrait aussi évoquer l'éthique du paysan, sa façon d'entrer en résonance avec son milieu au lieu de le saccager comme les mauvais commentateurs, des œuvres. De là, facile d'imaginer le genre d'expo mi-militante, mi-plaisanterie, qui présenterait les trois Grâces dans un rai de lumière parfait et chaleureux, le titre étant le nom du petit producteur. On pourrait aller jusqu'au complet fac-similé d'un stand typique de commerce arabe, comme on en voit sur les trottoirs, ou carrément un *happening* devant chez lui, glorifiant le populaire et l'exotisme, la simplicité de vivre sur fond de lutte des classes. Dans la réalité, c'est à Freyja, la fille de *Sæbòl* qui a un nom de déesse du Nord, que revient le geste de leur naissance, après ses heures à faire ou à faire faire de la musique, entre ses heures parentales et des heures pour Egill, son nouveau mec. Le plaisir, la joie et le boulot, la nécessité de planter des fondamentaux. Il y a quatre ans, Freyja portait une robe à motifs de grosses patates partout sur le tissu cousu de ses doigts ayant appris avec sa mère, comme ça pour faire honneur en retournant la terre. Freyja porte toujours des robes de princesse moderne sur son corps plein et rond, sous son visage pinson. Non pas qu'elle voue non plus sa vie au potager, préfère voyager, préfère sa clarinette et préfère que ce soit Egill qui prépare la salade pour ses amis dans l'octobre à sa première semaine. Une très bonne soirée.

2.1.2. A propos de l'inexistence.

Tout ce qui est dit de Samson est à peu près réel, à part lui-même et changer les titres. Tu ne te demandes pas si c'est dommage, tu sais que oui. A propos des bidons, il est un peu trop tôt, mais ça revient toujours.

2.2. L'île de Wouadja

Alors comment est Reykjavik ? Mais tu y es déjà allée ? Et Wouadja répond oui, que c'est sa quatrième fois, une pour étudier, une pour enseigner, une pour explorer, une pour écrire. Elucubrer. Que c'est incroyable comme la vie peut s'alphabétiser. Que l'Islande est sa terre de cœur, que c'est ridicule dit comme ça, mais c'est ça, un lieu choisi. C'est très intense de choisir et d'être choisi, pas comme être donné, de fait. Que l'Islande est une terre abordée dans la détresse et aussi le désir de vaincre, de parvenir sans les honneurs. C'est son début à elle, à l'île. Son début à elle, à Wouadja, c'est l'amour. Une fois Mathieu, une fois Evgueni, une fois Sylvain, une fois Louis. Et davantage. Mais Wouadja ne répond pas l'amour, elle parle tourisme et crise financière, vies à crédit et surtout volcans, aurores, poissons, piscines, sources et ressources. Au détour d'un passage à la bibliothèque toute rouge de l'université, après le lac et avant le magasin d'approvisionnement de proximité, Wouadja ouvre un livre de poésie américaine, celui sur l'homme qui est la ville et la ville qui est l'homme, et le nom de la ville est le nom de la voix et le nom de la voix est le nom de la ville, forcément. Ça s'appelle *Paterson*. La version de Wouadja, sur un banc du centre-ville, donne quelque chose comme ça : tu pourrais parler de la femme comme d'une île et d'une île comme d'une femme. De la peau des falaises et des rivages semi-étanches. De l'isolement flottant dans l'océan cosmique et des courants qui nous traversent. De la voix qui rugit dans la bouche du volcan et de la femme qui s'appellerait Islande, et Islande qui respire toujours. Et ainsi longer prolonger l'image, la femme passant les âges et l'île des territoires et des forêts de poils, des lacs mouillés moussus, et le mouton sur lequel marche la femme et la femme chevauchant le mouton. Et puis le cœur de l'île, son pouls battant les flots. Tu peux aussi parler d'une femme et d'une île, de la femme comme d'une femme et d'une île comme d'une île, et l'île s'appelle Islande, et la femme s'appelle

Wouadja, et Wouadja est sur l'île et l'Islande sous la femme. Bout de terre, nom d'un rien. Un nid, une baraque isolée sur un coin isolé. Dans la baraque, des êtres humains, nom d'un bien. C'est un sentiment universel. Le reste est de l'amour pour des choses et d'autres. L'Islande, pour Wouadja, c'est un lieu et ça s'appelle *Sæbòl*. Alors comment va *Sæbòl* ? Les escaliers de derrière, ceux qui mènent chez Freyja et Egill quand tu montes encore une raide volée de marches fines, ils ont été remis en état cet été, on en sort à peine. Les premiers jours, Wouadja croise quelques ouvriers, comme plus tard sur la façade de l'immeuble de huit étages près de la mer, la mer en biais. Le système de chauffage a aussi reçu son petit coup de jeune. Une belle ingénierie (dont il a déjà été question précédemment, avant la chambre rouge) permet désormais de sauver les tuyaux des radiateurs, rongés par le soufre non-traité de l'eau de volcan, rallongeant la vie comme les chaleurs humaines. Et sinon, ça rigole. Même si la mère ne peut plus trop marcher, même si le père a de l'embonpoint, même si la fille semble à moitié présente et que le gendre tente sincèrement de suivre, même s'il a des airs narquois. Ça rigole parce qu'on sait combien est importante la vie de la cité, et combien nous donnons pour son bien-être. Quelque chose comme des hippies bourgeois, défendant l'humanisme, la connaissance, la plaisanterie, l'effort et l'engagement. Tu entends *Osk*, Lady *Osk*, parler son anglais volubile, tu vois le père Noël dans son fauteuil énorme, souriant, comptant son silence en sourcils haussés, tu entends Freyja, déesse de l'île, sérieusement, avec son rire grelot, son sens des responsabilités, son goût de l'étranger. C'est la terre qui donne ça, comme des fruits savoureux. Alors tu penses que les émotions sont des trucs vraiment primaires : penser/danser. Et que les plus simples catégories sont parfois éclairantes : Islande/futur. Ils ont ce qu'il faut pour vivre. Ils n'ont pas d'armée. Ils font semblant d'avoir de l'argent. Ils ont les quatre éléments, de la musique, des histoires, des sagas et des gouvernements qui jouent aux gouvernements, des citoyens aux citoyens, de la nature qui ne feint rien, juste là, pas généreuse en produits consommables, mais beaucoup en eaux, à toute

température. L'Islande est le robinet du monde. Quand on sait les problèmes qu'ils nous prévoient concernant des déplacements de population ressemblant à des cortèges funèbres de fourmis tristes, vivre à la source ne semble pas idiot. Et comment donc vont les rivières, et comment va la mer ? Ou c'est la femme comme une rivière et la mer comme une femme, et le nom de la femme est le nom d'une rivière. Elles ne vont pas très fort si on les pressurise de trop, sans quoi elles t'accueillent volontiers pour une danse lente et vivifiante. *Step by step* : marcher/penser.

2.2.1. A propos de la nomenclature générale.

Terre et Eau sont les deux mamelles de l'homme. Il respire aussi. Et il se chauffe. Insister sur chaque fondamental alors qu'ils sont tous en jeu ensemble à chaque seconde, c'est seulement pour raffiner. Un fondamental est une force qui vient de l'extérieur et te pénètre entier pour te permettre de jaillir, de bondir, une force indispensable. Un fondamental n'a pas d'âge, c'est un peu le pilier éternel. Quatre fondamentaux inséparables, c'est abracadabra, c'est-à-dire quatre fois les éléments païens contre les quatre lettres du nom de dieu. L'homme et la femme ont au moins quatre parents. La bordure de l'habitation. Le carré autour, le rond central. Et pour des raisons vraiment étonnantes, vu la diversité possible, un triangle pour toit. Ou les malles rectangulaires au bord des yourtes rondes, avec le crâne du yack, un triangle inversé. A ceci manque un point.

Une variante onomastique, donc :

1. *Rond/Eau* : Parce que nous vivons littéralement sur une orange bleue.
2. *Carré/Terre* : Parce que ce que nous gardons, nous le mettons dans des boîtes.
3. *Triangle/Air* : Parce que nous respirons de bas en haut, de haut en bas.
4. *Point/Feu* : Parce que nous installons notre campement quelque part.

Et les lignes qui bougent, les mouvements de formes, qu'en faisons-nous dans nos classes, les liens entre les choses, toutes ces franges qui débordent et qui évidemment floutent ?

2.2.2. A propos de l'intrigue.

Jusqu'ici Wouadja est allée se baigner, a marché jusqu'à chez elle, s'est branchée à Internet, s'est servie pour le dîner, et puis elle a mangé. Entre-temps, c'est le twist de l'esprit.

2.2.3. A propos de la vérité.

A propos de quoi ? Soyons précis. Il n'y a pas de vérité des quatre éléments, mais un miroir tendu. Le reflet du ciel dans l'eau et celui de l'eau dans les bacs des oiseaux, celui des oiseaux dans les pupilles et celui des pupilles dans un miroir tenu par un singe, un songe et un mensonge. La vérité ne tolère pas les secrets : ou bien c'est sûr, ou bien c'est sûr que tu divagues, ou sûr que tu déformes. Pour le singe, c'est partageable, on peut partager, on ne s'en sort pas si mal. Pour les songes, encore passe, c'est ton temps à toi, tu fais ce que tu veux. Mais les mensonges. Faire passer pour. On produit beaucoup ça, à pleins de niveaux. Ce bout de papier est un billet. Enfin quoi, c'est un bout de papier ou ce n'est pas un bout de papier ? On fait passer des faits pour des valeurs. On en fait beaucoup aussi, des valeurs. Il n'y a pas de vérité des valeurs, mais un miroir posé.

2.3. Wouadja au café

Après manger, Wouadja ne se couche pas. Elle place les ustensiles de cuisine dans le lave-vaisselle, un appareil pour le fonctionnement duquel elle a dû laisser une note à Gunnlaugur. Elle rallume son ordinateur, se tient au courant, furette, lit, passe, clique, lit encore, furette, *et cætera*, javas mentales. Et puis avant de dormir, un vrai livre. Ses pages, en ce moment, au moment même du mois d'octobre et de l'inexistence de Samson, sont celles de Damasio, *La Horde du contrevent*. L'histoire est dans un autre monde, un monde en prise avec des vents de toutes sortes, parfois magiques, un monde dans lequel une vingtaine d'enfants sont choisis dès leur naissance pour devenir les membres de la Horde. La Horde a pour mission de remonter le vent, et donc toute la terre, jusqu'à l'Extrême-Amont, une façon de savoir d'où on vient, et donc où nous allons, qui nous sommes, pourquoi ça ne marche pas, pourquoi ça marche et ce qu'il y a à faire. C'est une sacrée belle épopée. On avance là-dedans, avec eux, à la fois avide et confiant, et plein de gratitude pour toutes les choses que nous pouvons apprendre. Par exemple, que nous sommes faits de l'étoffe dont sont tissés les vents, et que le vif, cette pelote qui compose les êtres et les choses, ne tient que par sa vitesse de vibration. C'est une satanée belle leçon de courage, d'amour et d'humour. L'avant-sommeil dure un chapitre, parfois c'est avec un seul œil que Wouadja suit encore, puis sombre. Le lendemain, rebelote, ou presque. Le séjour de Wouadja dure trois semaines. Et chaque jour, elle va au café. Et les cafés, ce n'est pas rien, nulle part ce n'est rien, les endroits où des gens boivent. Les lieux d'assises désirées, pas les chaises de bureaux ni les lits d'hôpitaux, ni les lits tout court, qui sont plutôt des lieux d'allongements lâches. En ce matin de lendemain, au café en face des montagnes et où la mer fait un bras sur lequel trônent au loin trois cylindres blancs immenses, Wouadja salue la serveuse, demande un café noir, un régulier, ça sourit, ça poinçonne une étoile sur la carte de fidélité, ça

s'installe dans le canapé gris-bleu, celui avec deux coussins jaunes. Ailleurs sont tout à fait confortablement presque vautrés une fillette avec sa mère, ou tranquillement accoudé un type dont tu sens bien qu'il va aller bosser, tu paries. Wouadja sort un tas de feuilles photocopiées et titrées « *On typography* », de Rafael Moneo. La première page est proprement époustouflante, et Wouadja risque d'oublier les montagnes et les algues sur la plage de sable noir, non loin de là. La première page montre 9 fois 8 figures qui sont carrés, cercles, demi-cercles, rectangles et quadrillages, un rangement que la nature ne connaît pas, ne veut peut-être pas connaître, un rangement dont la pensée humaine aime à se délecter. Wouadja lit en buvant dans sa tasse *love*, écrite comme de mains d'homme, et non pas de machines toutes identiques. Wouadja n'oublie pas le faux papier-peint qui trompe l'œil en te montrant des livres intouchables, impénétrables, ni le double lavabo à hauteur de grands et de petits, ni le sol collant ou les traces de ciseaux sur les raccords d'angles entre le mur et le sol, n'oublie pas les couleurs et la lumière, pas seulement le noir et blanc des lettres, des traits, des caractères trempés. Dans l'article, Moneo parle des types, du rejet des types et des envies de nouveaux types. Du cahier des charges structurelles et historiques, pour tout ce qui est du bâti. De la tente indienne en triangle aux façades planes, au volume des pièces, au style de la maison. Wouadja pense à l'épuration du bâti. Le mode minimaliste de l'immeuble d'à-côté, le monde sans statue d'aigle à l'entrée des pavillons, sans lion devant des églises de pierres massives, tragiques, juste des *mugs* et des écrans. Wouadja pense au meilleur café, et la liste est longue pour choisir selon. Wouadja pense aux types, au rejet des types et aux envies de nouveaux types, pour tout ce qui est des humains. Ou des choses. Pour ce qui est des humains, c'est toujours neuf. Pour ce qui est des choses, c'est lancinant. Alors qu'on a l'air de nous faire croire l'inverse. Ensuite Wouadja repart, aussi simple que ça, retour typiquement comme l'aller, à part une déviation pour le supermarché.

2.3.1. A propos de point de départ (*l'Extrême-Amont*).

Point de départ. Une infinité. Aucun. Des choix, des évictions, un point cardinal sur la rose des sables. Le vorticisme est un courant littéraire que découvre Wouadja à la même place que ci-précédemment indiquée, devant la mer et la montagne. Son fondateur est Pound, Ezra. Wouadja connaît le vague nom de famille, pourtant revivifié il y a trois jours par une rencontre inattendue avec Valur, premier Islandais que Wouadja ait jamais vu de sa vie, mémoire de dix ans, *revival* émouvant et entrée en matière. Valur lui parle de Pound et des poètes qui aimèrent et qui aiment encore les caractères chinois si pleins de sens liés, de brutales évocations émancipatrices. Wouadja est en train de lire *La Horde*, mais c'est sans contact instantané. Ensuite, avec un peu d'envie de poésie qui revient et une connexion Internet, tu passes de Pound au vorticisme, du vorticisme à « Blast » (le nom de la revue de deux numéros qu'ils éditérent jadis, un siècle en arrière, et dont tu peux voir l'une des deux unes en photo sans pigment), et puis de « Blast » à blaast (le nom d'un vent dans *La Horde*, un vent dangereux mais nécessaire, omniprésent, une force interactive). Et tu vois là se faire la relation entre un Français contemporain et l'Angleterre profonde, et toujours quand tu lis se tisse une carte atemporelle, tu dialogues avec des morts. Point de départ, un abricochillage et les failles par lesquelles tout pénètre.

2.3.1.1. « Abricoquillage ».

Le mot vient de la traduction d'un terme de Tom Robbins, qui se trouve au moins à la page 55 du livre *Nature morte avec pivert*, paru en 1980, puis en 2017 chez Gallmeister, grâce à Marie-Hélène Dumas et Anne-Sophie Savoureux. Ce terme désigne astucieusement la partie intime de la princesse Leigh-Cheri, qui est la même chez toutes les roturières, et peut-être certaines femelles, ou fleurs. L'origine du monde humain. Les trous de balle des poules qui refont l'espèce, et qui refont l'espèce quand l'abricochillage accueille le bâtisseur.

2.3.1.2. « Epuisement du point de départ ».

D'abord tu lis et sitôt des images te montent à la tête. Ou juste le sens des mots. Ou leurs formes. Les lettres ou leur sonorité. Tu ne vois plus tellement, mais tu entends.

D'abord tu regardes, tu sens aussi. Il y a forcément une odeur qui traîne, un bruit, quelque chose qui résonne, qui rebute ou qui appelle. D'abord tu te fais mettre dessus et dedans. Tu reçois, tu captés.

Tout le silence autour du bruit, toute l'absence autour d'ici, toute la lumière provoquant l'ombre. S'il y a d'abord la lumière, il y a toujours forcément l'ombre.

D'abord tu nais. D'abord le monde. Tout ce qui est bien avant même l'idée de t'amener. Et puis quand tu éclos, tu commences à pourrir, tu commences à jouir.

D'abord la boue. Ou bien les territoires. Ici est chez toi. D'abord ton nid, ton abri de région, toute l'histoire et la géographie, d'abord écrire le sol, le ciel, et point.

D'abord déjà des milliards de choses et des milliards d'humains, et leur appariement, leurs attachements, les coupes franches et les acquisitions, une chambre à soi, un château, un baril, l'océan.

D'abord les émotions. Nous en avons. Nous en avons beaucoup. Des peurs, des peines, des joies, des fiertés et des brisures, des contentements, des sensations charmantes et des sentiments d'injustice. Des apparences trompeuses et des bouleversements. Les germes des branches de l'affect sont d'une toute autre forme que des graines ou des hélices. D'abord un englobement.

D'abord l'amour. Et la mort. Ou la conscience.

D'abord l'argent. Les émotions passent après le budget. D'abord la gestion des ressources. De toutes les ressources.

A la fin des problèmes ou d'abord des problèmes. Réglons-les, si jamais. Trions l'ivraie, jubilons des récoltes. Résoudre crises et conflits, trouver l'énergie des tensions, pas l'inertie, le rebond tendre.

D'abord l'obscurité qui tambourine à chaud, celle des sons sourds, étouffés, des voix lointaines mais une présence ultime, un branchement direct avec de l'onctueux, de l'enveloppant et ensuite, les chocs. Dehors, d'abord l'autonomie.

D'abord tu es choqué, ou choquée. Ou juste tu es choc, stupeur, effarement, pétrification, accroc. Tu voudrais bien avancer mais tes jambes sont bloquées, tes jambes refusent. Ou alors tu es tellement dans ton élan, ton enivrant élan, que c'est le choc de l'air, l'air vif qui fouette les joues. Rien ne t'arrête de sauter, ça t'attire. C'est le début du mystère. Tu plonges dans l'inconnu pour trouver du nouveau. Autre chose qu'un début.

D'abord une frappe. Encore une frappe. Tu esquives ou tu meurs. Tu lis. Tu suis dans le souvenir des marteaux, pour le réconfort des coussins, dans le désir et dans la soif, et dans ta tête pleine de lichen.

2.3.2. *A propos de vif (La Horde du contrevent, pages 76-75).*

« – Le vif ne *tient* par conséquent que par cette vitesse. Il en tire la consistance. Sitôt qu'il ralentit, il donne prise au vent linéaire et peut être dissous. Il se dé-lie. L'originalité du vif, si tu veux, c'est qu'il rend compossible le mouvement et une certaine stabilité de l'identité. Comprend bien qu'aucune circulation de vent atmosphérique, qu'aucun souffle linéaire ne résiste à l'entropie. Le vif, si – grâce à son nœud. Le nœud a donc une importance cruciale, d'abord pour éviter la dispersion, mais surtout parce que de la forme de la boucle dépendent les caractéristiques vibratoires du vif. Contrairement à ce qu'affirment certains *ærudits*, les vifs ne se distinguent pas par leur vitesse, qui est toujours absolue, ni par leur matière puisqu'ils ne comportent que du vent pur. Ils se distinguent uniquement

par leur topologie : forme générale, épaisseur du flux et développement de la trajectoire dans l'espace. Chaque pelote est unique. Chacune vibre et fait vibrer l'air à sa façon. Elle produit un front d'ombres d'une amplitude et d'une fréquence qui lui est propre. Chacune a donc son timbre. »

2.3.3. A propos de typologie et de topologie (d'air et de terre).

Moneo parle de types et Damasio parle de lieux, Moneo parle de types de lieux. Damasio parle vent. Les signes de ponctuation permettent d'écrire une forme de langage de vents. Les signes de ponctuation sont moins appropriés pour désigner les lieux. Les lieux sont géométriques, l'air est tourbillon. Damasio exprime et imprime ce que range Moneo, le tourbillon, les grains de sable, les formes sans direction. Ce qui meut et ce qui demeure.

2.4. Wouadja au supermarché

Les grandes surfaces sont l'actuel visage des champs et des élevages, du forum et des échoppes. Wouadja regarde les produits, les prix et les possibilités de combiner la qualité promise et la quantité de son porte-monnaie. Wouadja sait à peu près ce dont elle a besoin. Elle passe devant les fruits et les légumes, les plastiques pour emballer, les barquettes plastifiées, les viandes et volailles, les poissons, les coquillages et des boîtes et des boîtes, tout le monde sait à quoi ressemble un supermarché. Et pourtant chaque supermarché est différent, et déjà tous les supermarchés des pays que tu visites te montrent leur singularité, des tendances variées et des attentes culturelles, maraîchères, bancaires qui les peuvent au moins classer en quelques types fort intrigants. Le supermarché de Wouadja est un exemplaire de la chaîne qui se démarque dans le paysage par sa couleur orange, tandis que l'autre famille a un cochon-tirelire très souriant sur fond jaune. Les grandes surfaces sont les signes héraldiques de quelques-uns, un groupe d'individus de la taille d'une noix, et ils règnent sur ce qui entre dans mon ventre. Se dit Wouadja. Les oranges contre les jaunes. Le consommateur, moi, je deviens un chevalier de l'espace carré parmi des milliers, en quête de graille. Alors bon, nous choisissons au mieux, au plus vite. Une courgette, deux poivrons, du fromage, du beurre, des pâtes, un yaourt avec un goût. Le poisson, tu essaies le plus possible de l'acheter au magasin exprès, juste devant *Sæbòl*. Les grandes surfaces sont les extensions coupées des selliers privés, les réserves de quelques-uns, non de l'Etat. Sont la coupure entre celui qui fait et celui qui consomme. C'est l'ère de la société de distribution. Augmenter les intermédiaires entre les gens et leurs désirs, rendre inaccessible, rendre étanche. Wouadja passe en caisse, paye en *cash* et rentre à pattes.

2.4.1. A propos du cochon-tirelire.

Le romancier, poète et je ne-sais-quoi, auteur de *Lovestar*, monsieur Andri Sær Magnasson, a également écrit un petit livre de poésie qui s'est très bien vendu parce que la couverture est un cochon-tirelire sur fond jaune et que le titre est le nom de marque de la chaîne que tout le monde connaît. Et dedans, ça parle de mouton qu'on mange et de mouton qu'on élève, ça parle du supermarché comme une virée dans l'enfer de Dante, ou une revisitation pour ceux qui y sont déjà allés. La divine géorgique. Les voies du cochon-tirelire sont pénétrables, la chair aussi, les saucissons de porc, les pendus au supplice de leur élongation. Calme supermarché, poésie clamée, réclames et cris de porc au lointain, cris de plaisirs prochains.

2.4.2. A propos d'impénétrables et d'étanchéité.

Le mouvement de l'homme dans son accommodation de la terre, plutôt qu'avec, consiste à désubstantialiser. Ça veut dire ôter l'odeur, le goût, le toucher, le son dans des casques et sous des chants de Noël, ôter ce qu'on peut reconnaître, et qui nous pénètre. Aseptisme millénaire. Des livres qui sont juste des couvertures, de la pub déguisée. Des désirs laissés sous le coup d'une triple frustration : c'est loin, compliqué, impossible. Et pourtant on tourne. On transperce constamment le voile protecteur, on se met en péril, on transpire, on aspire, on s'enfonce dans les voies d'où jamais on ne revient pareils.

2.4.3. A propos de distribution et de consommation : la contribution.

Si encore on ne faisait que consommer, produire/détruire, à la limite on y verrait clair. Le dépassement de ladite société de consommation, le dépassement de la société du spectacle, est la société de la grande distribution, où c'est nous les marionnettes et où aucune main n'est plus responsable, on dirait. Les banquiers font du placement de services. Ceux qui sont maîtres des flux sont les nouveaux

mandarins. Ça ne sert à rien de produire, il vaut mieux exploiter ce qui est fait. La seule question qui vaille la peine finit par être de savoir à quoi tu contribues, et comment. Wouadja contribue à la fortune des oranges. Les visages de ceux dont elle détruit les productions, ils demeurent inconnus. Les voies de la manufacture sont impénétrées : le produit semble sortir de nulle part, tu es le premier à déchirer son emballage. Société des transports invisibles pour des possessions sans âme. On peut aussi dire : société de transferts discrets pour des transports grand-huit.

2.4.4. A propos de « rentrer à pattes ».

Wouadja rentre à pattes parce que c'est un mammifère, mais on peut aussi dire : Wouadja rentre à pinces. On n'est pas forcé d'ampouler la langue, mais ce qu'on peut se marrer avec ça. Tous les codes supposent d'être maîtrisés pour pouvoir être dépassés, sans quoi on s'engluie et on gèle sur place. Wouadja rentrerait bien en éléphant. Wouadja rentre avec une courgette et quelques amis. Il est peu probable que Wouadja rentre en carrosse, en calèche ou en charriot. Si elle rentrerait à cheval, elle sentirait son abricochage sur la selle, ou sur la bête. C'est plus sérieux d'avoir fait des sièges plats, moins distrayants, moins sorcière. Mais Wouadja ne rentre pas pour passer le balai.

2.5. Les pierres d'Annie et Wouadja

Et ailleurs, voici ce qui se passe dans les années cinquante, en banlieue de Pittsburgh. C'est Annie qui a dix ans et qui découvre la bibliothèque du quartier noir, après la joie des courses folles, des attaques de voitures à la boule de neige, des concours de blagues de ses parents. Annie se retrouve au fond de l'étagère du coin de la salle, au rayon d'histoire naturelle. Tombe en arrêt devant un guide des étangs et des rivières, de toute la vie dedans. Tombe en arrêt devant la carte de prêt qui est dans une pochette en troisième de couverture, une liste de noms, une série de gens complices, certains reviennent plusieurs fois. Annie comprend dans un émerveillement qu'elle est loin d'être la seule personne au monde à juger le sujet intrigant et se met à penser que peut-être même de pauvres gens économisent pour se payer un microscope. Pendant ce temps, Annie s'amuse avec les poils du poignet de son père qu'elle tire pour fabriquer de minuscules tentes indiennes, vraiment exactes. Et sur la main de sa mère, Annie pince les jointures des doigts, puis contemple les Appalaches. Les grandes surfaces sont en train de naître, on a le goût des grands espaces. Annie étudie. Elle dessine son gant de base-ball pendant plusieurs heures. Pendant ces heures, Annie n'imagine rien mais observe et trace et note ceci soudainement, que les objets ne sont pas dignes d'intérêt en soi : c'est nous qui leur en donnons, qui leur prêtons pour leur donner du sens, leur en emprunter. A dix ans, Annie élève sa conscience. D'autres vivent autour d'elle, plusieurs chemins existent entre les divers pavillons et jardins, Annie en récite les multiples possibilités comme en un jeu de saute-moutons, qui respecte les clôtures. Et d'autres choses vivent partout. Plus tard, on croise Annie au pôle Nord, en Amazonie, un jour en face d'une fouine, parfois à la messe, et plus tard elle écrit : « les églises sont des enfants qui jouent par terre avec leur panoplie de chimiste, remuant une fournée d'explosifs pour tuer un dimanche matin » (à la page quarante quatre du recueil *Apprendre à parler à*

une pierre). Dans le genre d'autres gens qui vivent, Larry est celui qui apprend à parler à une pierre. Il n'est pas comme Samson, il fut, même entre parenthèses. Annie le trouve sympathique, il a le charme des aventuriers assidus et loufoques, remuant lampe de poche pour éclairer chaque nuit. Et on ignore ce qu'Annie dirait si elle rencontrait Samson. Ce qu'elle ferait, peut-être proposer plus que de changer le titre, plutôt la page entière, juste des questions, des rochers, des descriptions topologiques avec leur lot d'affinités. Wouadja, quant à elle, et depuis un moment, propose des poèmes de cailloux. L'Islande en a beaucoup. Larry et Samson sont sans doute un peu comme *Birdyboy*, pense Wouadja. *Birdyboy* est le garçon que Wouadja rencontra à Reykjavik la dernière fois qu'elle y a mis les pieds, tout à fait par hasard, un suisse allemand sans nom, mais avec de quoi partir en stop dans les fjords de l'Ouest. Wouadja est Annie, elle explore. *Birdyboy* accepte de voyager avec Wouadja d'un air d'évidence toute pratique, moins de vingt-quatre heures après s'être tombés dessus : oui oui, il a deux pantalons, deux paires de chaussettes, la tente est assez grande, le réchaud neuf, la hache au cas où. Il accepte que *Sunrise*, nom qu'il donne à Wouadja dans leur ignorance réciproque, porte sa machine à écrire, puis adopte un éléphant en peluche de la taille d'un nourrisson, au milieu de nulle part dans le haut de la terre. Une chose de mains d'islandaise, une vieille femme qui prépare les gaufres le lendemain matin, dans le soleil blanc. Un jour dit *Birdyboy* : "*Write bad things in the water, write good things in the rocks*". Et plus tard ajoute : "*These rocks are very special*". Wouadja frappe la phrase à profusion sur sa feuille au-milieu du champ de volcan, des débris de feux. Et les deux font des monticules au bord de la route, en attendant sur le seul lacet de route flanquée tout contre la colline abrupte. Cet après-midi-là, passées les courses au magasin orange, Wouadja récolte quelques beautés sur le rivage derrière le café qui fait aussi marchand de glaces, celui dont elle a salué la serveuse encore pas plus tard que ce matin. Ensuite elle pondra un poème.

2.5.1. A propos d'Annie.

C'est Dillard. Encore vivante. Sampat Pal aussi est vivante, normalement. Sampat est une indienne aussi extraordinaire qu'Annie, plutôt du genre guerrière qui lutte pour défendre des droits censés être naturels. Comme celui de vivre sans se faire taper, comme celui de vivre en cœur battant chamade.

2.5.2. A propos de Birdyboy.

Birdyboy aussi est vivant, et depuis ce temps il a eu un enfant, aux dernières nouvelles. Elle s'appelle Livia, ou Sylviana, un nom qui vient de la forêt, et ça peut s'expliquer quand on sait que *Birdyboy*, depuis ses vingt ans et jusqu'à son tour sur l'île d'Islande, passa chaque deux mois des vacances d'été quelque part sur et dans des montagnes, tout seul. En mode survie. *Birdyboy* avait un aigle autour du cou quand Wouadja l'a rencontré, et c'est pourquoi c'est *Birdyboy*. Et *Birdyboy* voyagea avec Wouadja, et *Birdyboy* était un bâtisseur, le type d'homme avec des mains de fer pour gros travaux dans les airs glaciaux des matins suisses, ou baraque en bois plus loin vers le centre, après le voyage en stop. *Birdyboy* fut pour elle un homme important. Il lui enseigna sans le savoir cette élégance des différences qu'on cherche pour s'entendre. Ne venaient pas des mêmes mondes, firent le chemin ensemble en toute simplicité. Ils étaient bien d'accord sur les fondamentaux, mais ne les avaient pas reçus de la même façon. Wouadja par les livres, *Birdyboy* par les expériences. Ce qui est réducteur, parce que des pages passèrent entre ses doigts à lui, et des expériences par ses mains à elle, et au fond ils étaient basiques et loyaux, l'occasion minimale. Ce fut donc de grands chavirements d'âme, à seulement regarder les phoques au point le plus au Nord de l'Ouest. L'impression d'être libre. Faire la route, manger, trouver un point d'eau chaude pour s'y baquer, planter la tente, dormir au creux de l'un de l'autre dans la schématique nature, et puis prendre un café, plus tard, au petit magasin de la station-service. Ça ne doit pas durer toujours, mais ça peut largement durer un peu.

2.6. Wouadja et les monuments

Avant de venir en Islande, cela faisait déjà quelques mois que Wouadja faisait ça, des poèmes de cailloux. A Reykjavik, elle en fera quatre, seulement pour la tribu de *Sæbòl*. Les poèmes de cailloux sont une sorte de réponse à tant de choses que les expliquer comprend jusqu'à l'idée du cosmos autant que celle des bennes à ordures, avec en prime la satanée des isolements pour voter tranquille, la très peu rare des natures mortes ainsi que l'officielle vision mercantilo-convenue des échanges d'objets dits biens, planant sur notre monde. Plus une adjonction récente, quand quelqu'un lui avait soufflé que l'architecture se pouvait concevoir comme empilement de cailloux. Agencement d'atomes pour fonction solide. Les poèmes de Wouadja consistaient en une feuille de papier passée à la machine à écrire et dont les phrases constituaient un cadre piqueté de noirs autour de la petite bête, une pierre. Les premières à devenir d'inertes bavardes n'étaient pas encadrées : juste un texte en-dessous, justifié à gauche. Wouadja aurait voulu voter un caillou aux dernières élections pour la présidence de la France, un mois plus tard. Non pas pour un caillou, mais une voix minérale, tellurique même, sans y prendre garde. En parallèle, Wouadja déteste carrément les monumorts, ces vieilleries imbéciles qui ornent nos mémoires. Et aussi les statues dans les parcs et ces tas de briques devenues nos nids. Trop figurés, trop emphatiques, trop mornes, fiévreux, agglutinés comme des conserves. Wouadja, ce qu'elle aime, ce sont les maisons de bois à panneaux transparents, ainsi qu'elle habite quand elle n'est pas ailleurs, au fond du jardin. Il n'y a pas la mer mais un figuier plus un pommier, un buisson de pivoinies, de la sauge et des tomates. C'est une baraque décente, conçue et fabriquée par son frangin sur le terrain familial. L'endroit n'a pas de nom mais ceux qui y vivent, même à être en Islande, au Japon ou au Pérou, ont des racines entremêlées comme à *Sæbòl*. Il y a la mère, le frère, l'amoureuse du frère et Wouadja. Encore quatre. Wouadja fait des poèmes avec

les mauvaises herbes qui poussent en étoile près de l'endroit où elle fait pipi, et aussi avec des feuilles quand celles-ci ont la couleur des pays chauds. Et encore avec ces si précieux pétales de coquelicot, l'essence de la beauté. C'est presque trop facile. Wouadja frappe aux marteaux, histoire de dire combien c'est bon. Et puis les poèmes pour les lieux, Wouadja les écrit à la peinture sur murs. Elle a fait ça il y a deux ans, en Italie du Sud. Dans le village à l'abandon, les peintures sur les murs sont pour la religion, ou la nation. Wouadja écrit « Bois ! Le monde entier dans un verre d'eau et nous, gouttes de joie. » Disons qu'elle l'écrit en italien, avec des petits points tout ronds et tout noirs comme un télégramme. C'est de la pub universelle. Et ainsi, de poèmes en poèmes, de lune en lune, Wouadja en vient aux cailloux. Ce scrupule dans la chaussure qu'elle renverse en pépite. L'oublié de l'esprit, pas même capable de bouger tout seul. Wouadja montre qu'il vibre. Et de quoi vibre-t-il, celui-là qu'elle observe, qu'elle caresse et sur lequel en un sens elle médite légèrement ?

2.6.1. A propos des idées de cosmos, de bennes à ordures, d'isolaires, de natures mortes et de l'actuelle vision mercantilo-convenue d'échanges d'objets dits biens.

On a comme ça, du lever au coucher, un paquet d'idées. Certaines ne sortent jamais de là-dedans, d'autres oui. L'idée des bennes à ordures est devenue une chose clairement bien plus palpable que le cosmos même. A l'échelle du cosmos, une benne est pacotille. A l'échelle d'un homme, la benne est censée prémunir du chaos. Le rapport avec les cailloux est donc évident : il existe des astéroïdes en flottaison plus imprenables que les sacs poubelles gris, ces rochers qui, quoique soumis à la gravité, ont disparus à l'aube. Ensuite, les isolaires. Colonnes sur la dalle de la démocratie, soi-disant garants de la responsabilité de chacun. Tu choisis seul, espèce d'astéroïde bien insularisé. Alors il faut donner notre voix sur la voie collective d'un peuple et chaque bulletin représente un grain du sable mouvant qu'on appelle société. Des grains vivants, la joue aussi brillante qu'une pêche dans une corbeille de nature morte, encore en vie disent les anglais. Ceci dit, le plaisir pris à contempler une nature morte n'est pas garanti. Les paysages de montagne ne sont pas des natures mortes, parce qu'on considère les roches inertes, privées de souffle dès le départ. C'est sans compter le vent, les poches d'air, le vide au sein duquel, en flottaison soignée, frétille à l'infini carbones, hydrogènes et consorts. A l'échelle de la semelle, un caillou est plutôt un atome qu'un objet. Et dans nos pratiques ordinaires, ce que nous échangeons, ce sont des objets et des mots. Le caillou d'un poème devient un objet. Le quotidien des choses muettes. C'est le sous-titre de Wouadja, la cible de son étude de géologie affective, la tendresse des pierres.

2.6.2. A propos d'architecture.

Les pierres ont-elles une âme ou l'art a-t-il un sens ? Monsieur Le Corbusier a un jour griffonné : « La passion fait des pierres inertes un drame ». Et ensuite que « le drame est autour des œuvres décisives de l'humanité. Drame architecture =

homme de l'univers et dedans l'univers ». Respectivement pages 121 et 132 de son livre de 1923, *Vers une architecture*. Le drame actuel est sans doute la dédramatisation, l'absence de scrupules. Tu notes alors que pour l'euro, sur ses billets de banque, ce sont les grands mouvements d'archi qui ont été choisis, ainsi représentés dans une version irréaliste, synthèse des traits caractéristiques sous forme de bâtiments inexistantes, aussi fragiles que la paillette du premier cochon. On n'habite plus, en somme, on pense à habiter dans les opérations. On occupe un endroit comme on allait au moulin. Et puis parfois, l'idée fait corps : tu dessines ta maison, tu construis ta maison. A quoi servent les temples ? Tu penses aux isoloirs. Ce sont des maisons du peuple qu'il nous faut, pas des musées, pas des *god*-maisons, pas non plus tellement des maisons de la culture, de la poésie ou de la marine. Enfin ce qu'il nous faut, qui dit ? Techniquement, les hommes ont-ils une âme ou l'art n'a aucun sens ?

2.6.3. A propos des briques.

Wouadja ne sait pas quoi penser des briques. A part l'image des ouvriers et celle des trois petits porcs, rien ne vient. Dommage qu'elle ne se souvienne pas de cette vidéo dans laquelle tu vois des hommes sur un chantier qui se lancent les briques d'une exacte cadence, et d'étages et étages au fur et à mesure. Ils font la même chose avec les lampées de ciment, donc sur truelles volantes. Dommage qu'elle ne s'en souvienne pas, parce que ça remplace très efficacement la bête morale des cochons. Plus tard, lance son frangin, la joie d'une brique est d'être arcade.

2.6.4. A propos de litho-abonnements.

Dans le monde actuel, il existe de nombreux abonnements à toutes sortes de choses, et même des obligatoires tels pour lignes de téléphone, par exemple, mais point de litho-abonnements jusqu'au jour où Wouadja les inventa. Disons que le mec de Wouadja avait envie d'offrir un truc très particulier à sa sœur, long

et original, à savoir chaque mois pendant un an, une enveloppe dans laquelle tu découvres un poème, avec son caillou. Du sur-mesure. Chaque caillou unique, durable, pas comme ces mots qui fuient partout. Abonne-toi toi aussi si tu en as envie.

3. L'air

3.1. L'air du temps de Wouadja

Si elle n'avait pas eu grand-chose dans sa tête, ou des broutilles, pendant qu'elle avait récolté sur la plage de sable noir, un peu plus tôt, juste attentive à voir et dénicher, et quoiqu'elle aurait pu faire attention à ce que la plage perdait en consistance, en harmonie, en *wabi-sabi* de par son grappillage, pendant qu'elle écrivit son poème de caillou, là, par cette après-midi presque finissante, voici ce à quoi elle pensa. Elle pensa au potentiel de concentration d'énergie, c'est-à-dire à la présence des choses ici-bas, quelque part en-deçà et au-delà d'elles-mêmes. L'intensité et la persistance de cette énergie lui semblait nettement supérieure dans les roches, par rapport aux plus vieux des végétaux, aux animaux qui vivent le plus longtemps, ou aux hommes. Car certains objets traversent les siècles quand certains pays ne sont pas encore nés, et d'autres ont déjà passé la main. Savoir que des arbres ont des âges millénaires, au fond c'est pâle figure en ères géologiques. Pourtant, ce qui gagne sur tout ça et à plate couture effilochée, pensa Wouadja en face de son caillou, c'est l'air. L'hydrogène d'aujourd'hui est le même que toujours, qu'importent ses transformations, nos tentatives de fission nucléaire ou autres loisirs créatifs. L'air du temps, l'esprit d'une époque, cela dont vibrait forcément chaque actualité, celui-là était aussi poignant que dilaté, immanquable et cru et simultanément toujours au bord de l'évanouissement. Wouadja envisageait la pierre comme un point-témoin, un truc qu'elle aurait pu interroger si elle avait voulu connaître la mémoire du monde. Ensuite elle envisagea ses alvéoles, le signe de la liberté des bulles. L'air du temps en était une, une bulle pas toujours ronde, une à laquelle on attribuait toutes sortes de dimensions, de caractères, de styles, tout type d'effets, aussi, et que l'histoire ou

la sociologie tentaient de clarifier à coups de lois massives. Quand est l'air du temps ?, demandait Wouadja en triturant les cavités, les trous ronds ou ovoïdes qui jadis avaient enfermé la respiration de tonnes de milliards de lave pure, et plus tard délogée, s'offrant ainsi un saut à l'élastique, sans rebonds. Des sauts d'anges au dehors. Et la pierre noire ne pipait mot, peut-être toute lascive de se voir ainsi caressée comme par défaut, par des mains occupées, ou peut-être agacée, peut-être désespérée d'avoir été sans préavis substituée à son milieu d'éternité. Où sont les copains ? Wouadja fut saisie par la force dramatique de la situation. Peut-être était-ce l'air du temps, celui qui fait regretter et rester les bras ballants de n'avoir rien à serrer, que des cordes. Peut-être, et c'est fort probable, les choses de la nature n'en ont rien à fiche de l'air du temps. Elles se prélassent dans l'unité des cercles et dévalent des pentes, tant que le monde est pente. Les pierres ne sont pas libres comme l'air, comme nous. Et pourtant c'est nous qui cognons, pas elles. Nous faisons dans la tendance vive, goulûment nous décidons comme ça de les prendre, de les tailler, de les empiler, de les organiser, de les déstructurer et puis de les restructurer autrement, en tunnels ou en statues, en statues de musée, en statues d'île de Pâques. Là dedans s'engouffre le souffle, s'enfourment les vents et tourbillons, tornades, cyclones et staccato, tous ces spectres des bas-fonds avec leurs éventails humains, leur manège contemporain. Chaque surface avait certes ses conséquences plus spécifiques, pensait Wouadja, mais dans l'ensemble, dans quoi flottaient-elles, la pierre et elle, et toutes les autres, tous les hôtels de Reykjavik, tous les îlots et toutes les rues, les places, les centres, les guettos et les parkings, les banques, les hôpitaux, les labos, les écoles et tout ce qu'on mettait dans tout jusqu'au raz d'aucun bord, ça devenait presque sans limites. Dans quoi nom de nom flottions-nous ? Comment du béton éclabousse ? Régulièrement, Wouadja cherchait à décrire cette atmosphère globale, à en tirer des constantes, des ondes ou des intentions, et aussi régulièrement Wouadja aboutissait à cet état de stupéfaction mêlée de pure colère et de joie si exacte, mêlée de tristesse, de peur et d'amusement

aussi. Les sommets d'illusions étaient hallucinants, l'irréalité planait dans des scandales qui vous laissaient abasourdis, et puis les découvertes, tellement prodigieuses, et l'ingéniosité des hommes, envoûtante, explosive, parfois si juste et sobre, volage. En ce début de XXI^e siècle, Wouadja trouva les idées incroyables et les choses qui s'ensuivaient, presque inimaginables. C'était sans doute pareil qu'avant (pourquoi des mutations, disait vaguement la pierre), mais il pouvait paraître que nous étions maintenant devenus des champions : médailles pour la perversité, au bien-être semé d'insalubrité, médaille pour les émotions. Donc l'air de notre époque était peut-être grandiose, nous étions remplis de projets éloquentes, en plein dans nos narines. Là où le XX^e siècle avait inspiré seulement l'avant-goût du progrès, nous en avons le sublime, la terreur et le détachement léger. Dans les variations chromatiques de nos idées, nous avons ri noir, nous étions en train de dépasser le jaune. L'esprit minimaliste avait tenté de ramer vers le blanc, mais nous étions bigarrés. Et puis là où le XX^e siècle n'avait inspiré que le goût de ce monde, son reflet de rivière, aujourd'hui nous en avons mille et davantage en miroirs virtuels, auto-référencements, imitations skaï. Mais dans n'importe quel scénario que Wouadja considérait, il y avait une pierre, et bon, c'était comme du gruyère poli. Ainsi fut le poème de caillou, trois cents soixante-et-onze frappes et des poussières. Là-dessus, Wouadja enfila son manteau et sortit. Si l'air du temps était partout, il vivait plutôt dans la rue. Et Wouadja y sentit où s'en vont nos pensées.

3.1.1. A propos du titre.

Wouadja ne sort pas de la dernière pluie (quoique, réplique tranquillement la pierre). Il y a Robert dans son lichen mental. Robert n'est pas n'importe lequel, il a écrit *L'Homme sans qualités*. Robert non plus ne sort pas de la dernière pluie (ahha, réplique malicieusement la pierre). Et Robert demande précisément ça, ce qu'est l'air de son temps, les effluves du siècle dernier, l'odeur de l'univers du temps d'il y a cent ans. Et l'homme sans qualités est sa réponse. Il est l'homme de son temps, l'homme nouveau. Il est le nez pris dans le corps géostratégique, scientifique et sentimental, esthétique, technique et social (la pierre hoquette) tel qu'il était il y a cent ans. Dans le même corps, en somme, dans le même total système au sein duquel la vie, inlassablement, poursuit son émergence. Qu'est-ce que ça donnait aujourd'hui, Robert ? Était-ce la même histoire, la même pour tous, avons-nous toujours eu les mêmes nasaux, comment les mutations, qu'était la variété ? Wouadja était la femme de son temps, la femme nouvelle. L'homme sans qualités avait eu l'esprit hanté par l'amour et la quête du sens, le monde avait été décérébré et planant, souffreteux, factice et plein d'entrain, on y découvrait, on périmait des croyances, y fleurissaient des convictions dans l'étiollement de la magie, en bouquets les désirs autrefois impossibles, désormais satisfaits ou sur le point de l'être. Adoncques Wouadja et Robert discutaient beaucoup. La mystique à démanger comme Robert présentait, Wouadja femme du XXI^e ne sentait pas ça. Robert manquait de bains chauds sous la lune ronde et l'idée de son passage dans les vestiaires de la piscine de Reykjavik fit sourire Wouadja. Cent ans plus tard. Des problèmes en pagailles. Des fruits évidemment bénis, des fruits toute l'année, du chauffage et tout ça. Des désalignements. Des problèmes de guerres, de pauvres et de morts passés à l'échelle planétaire, ou dans les nouveaux mondes, l'essor de virtuel, Robert, peux-tu t'imaginer ? On te raconte : à l'échelle planétaire, nous perdons la boule. A l'échelle individuelle, il y a des rescapés. Mais viens voir juste, l'eau et l'air sont à la température parfaite et le ciel dessine des étoiles.

3.1.2. A propos de champions.

Une autre façon de comparer plus spécifiquement le siècle dernier et le nôtre consiste à observer leurs futurs désirables. A l'époque de Robert, on aimait les génies, alors qu'aujourd'hui on veut des champions. Le mystère inqualifiable du génie se voit condamné au nom de la mesure, des arbitres et des règles. Robert avait les arts, nous avons les jeux. En comparaison, le futur désirable absolu de tous les temps qui furent avant Robert, si l'on en juge à hue et à dia et avec tout le respect que nous avons pour les personnes encore croyantes, le futur désirable, donc, des millénaires av. Robert, ce furent des dieux, et dieu. Donc nous avons troqué les dieux pour des génies sublimes puis des champions dorés. En vérité, une erreur s'est glissée : nous n'avons pas le jeu, nous avons les sports. Les temps ap. Wouadja connaîtront le vrai jeu, le rire des rescapés. Pas des stars, pas des héros, pas des enfants-rois. Viendront de bons vieux clowns rugissants.

3.1.3. A propos de variations chromatiques de rires.

Wouadja pense qu'on peut bien se fichier des cultures, mais pas des couleurs. Et des formes non plus. Une bouche écarlate n'est pas un cul pincé.

3.2. Vent dans la ville de Reykjavik

Il faut à peu près une demi-heure à Wouadja pour aller de *Sæbòl* au cœur de la capitale islandaise, exactement autant que lorsqu'elle habite chez elle en France, en province. Ici Wouadja contourne la maison et prend à gauche, puis à droite, et de nouveau à droite après l'église, ensuite il suffit de descendre jusqu'au lac. Ce sont principalement des maisons et des immeubles de taille moyenne qu'elle croise sur ce chemin-là, mais un autre itinéraire la fait passer devant la piscine, puis la bibliothèque de l'université, puis le vieux cimetière près du rond-point qui relie les petites rues de la ville à l'une des artères jusqu'à l'horizon. Et toujours des voitures. Wouadja va à pieds parce que comme ça le monde arrive à la cadence de ses pulsations. Parce que comme ça Wouadja a le temps de voir, sentir, entendre et même, si elle veut, de toucher les feuilles qui restent sur la pointe des bosquets, en ce mois d'octobre. Elle peut se le permettre et elle se l'autorise. Ça ne change rien, sauf en bien. Et toujours voit entend des hommes, parfois des chiens, en plus de toutes ces choses fabriquées à la main plus ou moins assistée, et peu bavardes : du bâti, du moulé, du taillé, du planté, du peint, du typographié sur du fléché. Et toujours s'il pleut, Wouadja sent la pluie, et toujours elle sent le vent. Il doit probablement y avoir des villes davantage battues par lui, mais on est assez bien servi quand on est là, pensait Wouadja en traversant la grande artère, en remontant son col fourrure. Parce que comme ça la tête de Wouadja a l'impression de marcher dans un oreiller, et de gagner contre le froid. Parce que comme ça c'est la défaite de l'air. Pendant ce temps, le dos courbé jusqu'à la nuque penchée, une vieille dame portait ses commissions sur le trottoir d'en face, derrière un groupe de trois jeunes personnes en baskets et sacs à dos, le cou emmitouflé dans des écharpes plus ou moins mode, mais chaque fois à leur goût, sembla-t-il à Wouadja. Un panneau ATTENTION et des barrières de chantier rognèrent l'espace piéton, Wouadja salua le conducteur au

ralenti lorsqu'à son tour elle rognait sur sa voie à lui, puis les ouvriers lorsqu'elle enjamba leurs câbles à eux. Ça ne fait rien, sauf du bien. Plus tard, elle salua le couple de canards au pied de la mairie, ces cols verts à plumes qui donnent une touche bucolique, même pastorale, à la cité moderne. Comme ça c'est une sorte de capitale de campagne. Et Wouadja vit la saleté sur le blanc manteau des cygnes, qui est chose dommage, vit leurs bottes en caoutchouc à la place des pattes, qui sont choses d'espèce. Et Wouadja vit la ville grouiller, toute proportion gardée, et surtout les touristes en masse, et Wouadja voyait donc le cœur se dépeupler de ses atomes de base pour se gonfler d'hôtels fort durs et de virus passagers. A l'instar de bon nombre de ses sœurs, Reykjavik vendait ainsi son centre-ville au divertissement, aux visiteurs avides en fantaisies ludiques, en intensités chroniques, Reykjavik se donnait à voir, donnait comme presque partout ailleurs la même : du fonctionnel, du rangé, de l'aseptisé et du rêve. Peut-être qu'il y avait quelque chose de sauvage, d'encore un peu sauvage, d'un peu austère comme est le Nord, d'un peu fier comme sont les îles, et quelque chose de rugueux, encore, sous l'adoucissement des mœurs. Wouadja marchait devant les magasins de vêtements, de souvenirs et de bouffe, les bus et la signalétique étaient jaunes, plus chauds que les lignes de France. Le port n'était pas de plaisance mais sentait plutôt l'industriel, le boulot dur et long, le silence des pêcheurs. Les graviers pour les travaux en cours étaient noirs comme la lave. Le ciel paraissait proche, les nuages auraient pu s'inviter dans les gradins du stade, celui que dépasse Wouadja au début de sa demi-heure. Quant à l'hôpital, il se situe en face de l'église avant de descendre tout droit. L'église en question n'est pas la célèbre église de Reykjavik que tu peux voir sur toutes les photos recensées, avec ses simili-orgues basaltiques et son sommet en casque de viking, mais une autre où tu aurais pu, comme Wouadja récemment, entendre cinq femmes chanter du Hildegarde de Bingen, une artiste du XII^e siècle. Il y a là des courants d'air et le ciel ne paraît pas. Les villes seraient donc ce qui, quoique parcourues d'une tripotée de plafonds, n'en chaussent pas elles-mêmes, pensa-t-

elle en longeant la jetée. La mer ne semblait pas non plus faire partie du tissu urbain, ni les forêts, ni les touristes être rangés parmi les habitants. Ici comme ailleurs ou presque, les enfants allaient à l'école, les élus à l'assemblée, les postiers vers chaque boîte aux lettres. Et pourquoi les marines sont-elles des peintures qu'on ne tient pas pour des paysages ?, se demandait-elle. Et Wouadja marchait devant les filets et les tas de roches, et tout filait et dans cette ville aussi les heures. Wouadja revient donc sur ses pas pour atteindre un bar connu de Reykjavik, dans lequel elle a des souvenirs et où ça va être bientôt des bières avec Stefan.

3.2.1. A propos du titre.

« Vent dans la ville » est le nom d'une nouvelle écrite par Italo Calvino, qui est ma foi sensationnelle. Le récit en est celui de deux jeunes personnes, un garçon et une fille, qui s'appelle Ada Ida, se raccompagnant une paire de fois entre deux arrêts de tram pour faire durer la conversation. Et Ada Ida raconte que dans la ville de Naples, il existe des mendiants qui tracent leur histoire sur le sol avec des craies. Et Ada Ida se met à raconter ce qu'elle écrivait, elle, avec des craies jaunes et bleues. Et ce qu'elle écrivait devrait être appris par cœur, tellement ça fait du bien. Et souvent Wouadja imagine ce qu'elle écrivait à la craie sur le sol de telle ville. Et ce qu'elle dirait s'il lui fallait mendier. Et souvent Wouadja regarde les sans-voix de nos tissus troués.

3.2.2. A propos de ville.

Evidemment, quand tu penses à ce qu'est une ville, à ce qui fait qu'une zone de terre se distingue d'une autre zone de terre, et surtout à ce que ça change d'être là plutôt qu'ailleurs, cela semble difficile de savoir. La possibilité de quantifier ne fait pas tout. Adoncques voici l'esquisse de classification que Wouadja opéra sur ce mystère, sans doute de façon naïve, précaire et discutable :

- *L'espace*. Une ville peut être décrite en fonction de ses transports ou de ses éléments fixes. Les cartes foisonnent. Les simulations dynamiques peuvent donner un aperçu de ce mouvement pendulaire et générateur de vie, dans un système ordonné de cailloux.
- *Le temps*. Une ville se peut sentir à travers son histoire ou son climat. Les discours foisonnent. Erosions et reconstructions donnent un aperçu du mouvement destructif qui s'abat nécessairement sur les matières de nos abris.

- *Les personnes.* La ville peut être l'expérience de types ou de traits. Les échanges foisonnent. Les classes d'individus donnent les tendances, et les individus seuls font mentir les sondages. L'esprit semble aléatoire.
- *Le langage.* La ville se dote d'images ou de messages, et les panneaux foisonnent. Il n'existe pas de caillou pur, mais chaque fois commenté, titré, trafiqué, fléché, promu, damné. Ceci donne aperçu de nos désirs et croyances.
- *L'ambiance.* La ville est réductible à un ensemble de lois pris dans un écheveau de liberté accommodée, ou à un ensemble de libertés prises dans un canevas réglementé. Violence et vitalité y foisonnent en se partageant les problèmes et les joies.

3.2.3. A propos d'urbanisme.

La pensée de Wouadja à propos des villes s'est trouvée récemment stimulée par l'exposition « City Being » qui avait lieu à la *Nordic House* de Reykjavik, pas loin de l'université et de l'artère qui rejoint les petites rues à partir du rond-point adjacent au cimetière. La *Nordic House* est l'œuvre d'Hugo Alvar Heirik Aalto, plus connu sous le nom d'Alvar Aalto, et elle est assez jolie à côté de l'étendue d'eau vers lequel converge souvent un vol d'oies sauvages. La bibliothèque est une réussite. Dans l'exposition, Wouadja retient quatre choses :

- Des cartes du réseau de feux de signalisation et de conduites de gaz, par exemple, dessinées à la main, et qui racontent comment le chauffage et l'éclairage des bâtiments, les canaux d'évacuation ou encore l'accès illimité à l'eau potable, d'idées qu'elles étaient, passèrent à la réalité dans le second quart du XX^e siècle.
- Quinze toiles de laine tissée, une œuvre de Hildur Bjarnadóttir intitulée « Palette de couleur urbaine » (2010), qui montre la teinte des mauvaises

herbes qui poussent au centre-ville de Reykjavik, avec sur l'écriteau leurs noms islandais, anglais et latin.

- Deux jeunes personnes d'origine asiatique en train de s'amuser, devant les toiles d'Hildur, à reproduire les gestes d'un hippopotame fictif qu'on peut voir danser dans le téléphone à travers lequel elles demandent à Wouadja de les filmer en train de se trémousser et de se bien marrer.
- Une vidéo de Bêka & Lemoine qui dure 24 minutes pendant lesquelles Mark parle de sa vie transformée par les plateformes de *home-partages*. La vie de Mark consiste à proposer à la location des appartements ou des maisons pour lesquels il invente des histoires sur les vies des habitants à base de photos sur le frigo et de goûts sur le profil, tandis que lui-même passe d'hôtels en hôtels. Ça peut s'appeler « Habite ton rêve ».

3.2.4. A propos d'Hildegarde.

Hildur Bjarnadóttir a peut-être quelque chose d'Hildegarde de Bingen, cette abbesse visionnaire, guérisseuse, compositrice et philosophe, théologienne et sainte ayant vécu dans les onze cent et quelques. Et l'hippopotame des deux asiatiques a peut-être quelque chose d'un bouddha dansant de toute éternité.

3.3. Stefan et les bulles

Wouadja reconnut la porte qui semblait de Londres et qui était lourde à ouvrir. A l'intérieur c'était plutôt sombre avec les bouteilles et le comptoir à gauche, après le minuscule espace pour un *dj* coûte que coûte. Un poteau central, quelques tables rondes, quelques personnes avec des verres au-dedans jaune soleil, un passage étroit et une autre pièce, plus veloutée façon David Lynch, un vieux meuble en bois pour le service plus tard, des ampoules qu'on dirait à dentelles et des tables hautes et noires sur lesquelles les bougies ouatent. Stefan arrive à un moment. Ça fait quatre ans. Ça fait six ans qu'ils se connaissent, et deux fois qu'ils se retrouvent ici, après toutes ces premières nombreuses soirées partagées avec Brezo, Milen et Evgeni. Depuis, les deux premiers ont eu des enfants. Stefan, non. Tous ces types sont bulgares, tous ces types habitaient en Islande depuis dix ans quand Wouadja les a rencontrés, sauf Evgeni, Evgeni n'est resté que le temps d'un semestre, et quel semestre. A l'époque, Stefan faisait des gâteaux, entre autres, et déjà il aimait la bière, la littérature et les voyages. Les voyages en temps quand il disait « Vous vous imaginez, vous, devant un type qui a connu deux guerres ? ». Ou Brezo qui disait « Et vous vous imaginez être né dans les années 70 ? – Mais ça ferait qu'on serait né dans les années 50... », précisait quelqu'un, et du coup c'était moins glamour. Depuis, Wouadja a lu Annie, et Annie est née dans les années 50, et la mère de Wouadja aussi, et ça a l'air d'aller. Et Stefan parle maintenant de son voyage en Arabie Saoudite, de son manque de bières, des homos et des paysages vraiment sensationnels. Des gens bons et des cons. Stefan ne dirait jamais « cons ». Il parle couramment bulgare, islandais, français et anglais, entre autres, et il apprend l'espagnol parce qu'il part bientôt, raconte-t-il, en Amérique du Sud, Chili, Argentine, île de Pâques et compagnie. Depuis, Wouadja s'est retrouvée joue à joue avec une de ces têtes si impensables, de cette île si mystérieuse, au Louvre. Il a eu de la chance, Stefan,

de payer pour les voir en vrai, sans lumière artificielle. Mais il fait un boulot pas drôle, il vit seul, il se sent seul, il voudrait bien sans doute rien qu'un geste de toi, au fond, tout le monde. L'île de Pâques, on la troque. Si c'est possible pour des bonnes bulles. Sa voix est d'un volcan civilisé, et bon, la causerie est joyeuse, Wouadja repart à l'aventure, Stefan repart à l'aventure, le bar s'est peu à peu rempli, les lumières ont baissé. On pourrait dire que la diplomatie entre la Bulgarie et la France s'en porte merveilleusement, de cette entrevue, signant une nouvelle fois l'identité de la capitale islandaise comme ville de paix. Ou que les fûts de bière, ce soir-là, connurent une petite descente, ou que les statues de Pâques apprécieraient l'amour jeté, ou que ça fait toujours du bien de voir un pote. Wouadja imagine au Louvre une statue de Stefan dans le style du XIX^e siècle à Hawaï. Voilà. Stefan rentre chez lui et la semaine prochaine, il y sera. Wouadja rentre à *Sæbòl*, et plus tard c'est le dernier soir avant le retour. Repas prévu avec Freyja et Egill, le thème sera le poisson-moine.

3.3.1. A propos de « les bougies ouatent ».

Avant les watts, le clair-obscur.

3.3.2. A propos des bulgares.

Allons-y pour les portraits. On est en 2012, en juillet, et Wouadja frappe à la machine à écrire, avec ses souvenirs, les neuf bulgares qu'elle aime. Chacun sa page. Toutes les pages furent exposées au bar Vlaïkova de Sofia en août, dans une vitrine d'affichage du couloir qui mène aux toilettes. Stefan, Milen, Evgeni et Brezo y sont avec leurs potes Ilya, Miro, Nevena, un autre Milen et Sonia. Il n'y a pas la grand-mère d'Evgeni qui avait le dos tellement à angle droit que quand elle se levait, elle faisait encore la même taille. Wouadja frappa sur du papier très fin qui venait déjà du Japon, avant qu'elle y aille, avant qu'apparaissent des liens clairs et denses entre la France et le Japon, *via* un pote de la mère de Wouadja. Les portraits de Chiori, Kani, Tadao, Ayumi, Kayoko et Takatoshi, sans parler de Sohei, Aki et Shintaro, sont encore en sommeil dans l'esprit de Wouadja, mais leur présence est vive. En ce qui concerne les bulgares, il existe des photographies qui reproduisent les pages qui font semblant d'être leurs ombres.

3.3.3. A propos de poisson-moine.

Pendant que *Birdyboy* et Wouadja font du stop dans les fjords de l'Ouest, le seul dîner qu'ils s'offrent est au restaurant de Djupavik, un village-impasse à partir duquel ils reviendront peu à peu sur leurs pas. Et le plat qu'ils mangent est du poisson-moine. Le poisson-moine est très laid, du genre monstre marin avec une antenne qui pend devant sa gueule en émettant une petite lumière, un naturel appât piscivore. Mais sa chair est délicieuse. On dirait du homard, du muscle fondant.

3.4. La respiration de Freyja

L'étage de Freyja est un havre de bon goût, malicieux et profond. Il a quand même sept pièces. Dans le salon, de vieux meubles et des coussins en velours croché côtoient un mur entier de livres. Dans la salle à manger, des verres à pieds improbables, chinés à Berlin dans plusieurs brocantes histoire d'avoir la collection complète, subliment carrément de la vaisselle IKEA, sobre et rare. Au-dessus, quelques gravures en noir et blanc, à l'accent aiguisé, signent pour ainsi dire l'époque et l'abstraction. Et dans ce décor, ils sont trois. La façon dont Freyja se déplace, s'assoit, manipule, respire est mesurée, quelque chose coule en même temps que virevolte. C'est serein, averti et léger, pense Wouadja en coupant le saucisson qu'ils ont rapporté de Lyon quelques semaines plus tôt. Et puis il y a Egill, devant la cuisinière, ajoutant ses ingrédients, goûtant le dos voûté à la pointe de la cuillère en bois. Egill, dans son grand corps courbe, semble un peu maladroit, trop à l'étroit sous le toit qui l'assomme. Il s'échappe en pensées. Il a toujours quelque chose à raconter, à demander, pour mettre à l'aise. Il sort la boîte de *monk fish liver*, du foie du poisson-moine, le foie gras islandais. La boîte est assez *design*, le foie juste une gourmandise. Avant de prendre le bus, après la piscine du dernier matin, Wouadja passera en acheter quatre paquets dans le magasin qui se trouve, n'est-ce pas merveilleux, pile au milieu du chemin vers la maison. Présentement, ils dégustent. Ils racontent, ils enfilent des fourchettes et des verres et des rires. Toujours Wouadja, tu auras un endroit en Islande, dit Freyja. Toujours tu seras la bienvenue. Et forcément Wouadja tu dis Pareil, tu dis *No no, I'm not going to cry !* et oui oui, vous souriez. C'est la gratitude cosmique. Enfin on se salue.

3.4.1. A propos de gratitude cosmique.

Dans le vocabulaire de Brassens, et avec sa guitare, quand il s'adresse à son voleur, ça devient la « solidarité simple de l'artisanat ». Respect. C'est vraiment mieux d'avoir affaire à du cosmos incarné pour pouvoir dire merci. Ou même seulement pour se reconnaître, reconnaître l'effort heureux, l'effort pas drôle mais heureux, parfois même inconsolable. L'entraide lyrico-technique et spontanée. Gratitude cosmique, donc, pour le voisin qui déblaie la neige, qui la pousse et sans la violenter non plus. Pour le frangin de Freyja qui la retint de sa main pourtant encore enfantine, quand celle-ci vola un matin de grande tornade, en route vers l'école. Elle manqua s'accrocher au lampadaire, elle parvint à offrir de sacrées émotions. Pour tous ceux qui se mettent bien en mettant bien le reste avec.

3.4.2. A propos de respirer encore.

Le frangin de Wouadja, quant à lui, avait offert à elle il y a de ça au moins dix ans, un jeu de cartes qu'il avait fait avec ses mains et du carton fin de récupération, frappé à la machine sur une page à chaque fois une série de mots qui point ne changeait, sauf leur place et le verbe. La structure était ainsi composée de trois éléments : « le monde », « encore » et « ce matin », plus le verbe au présent conjugué pour le sujet mondain. Encore ce matin le monde respire.

3.4.3. A propos de salut.

Les adieux ne sont déchirants que si la matière compte. Les saluts ne sont élevés que si nous méprisons la boue. Sincères peuvent être enfin les salutations.

3.5. Le souffle de l'univers

« Alors comment c'était ? » Super. Le journal des événements quotidiens sur trois semaines ne stipule pas le nom de la ville, qui est toujours le même. En un mot, Wouadja fit du sur-place. Et depuis cette place-là, vit tout ce qu'elle put, goûta comme il se doit, écouta, toucha, fut touchée et pensa, pensa ce qu'elle vit, ce qu'elle vécut, sentit, perçut et comment étaient ces êtres là et comment étaient chaque être, comment même était ce qui n'était pas encore, l'après avec ce qui avait été, qui n'était plus du tout (des dinosaures, des paysans dans l'égo-centre de nos villes). Elle ne fit pas grand-chose, si regarder les montagnes n'est rien, et beaucoup si lire vaut. Elle avait tenté des actes sains et sobres, compossibles avec des sourires. Ça ne marchait pas à tous les coups. Elle avait pensé à tout ce qui va bien et à tout ce qui, au contraire, ne va pas du tout, qui mangeait ce qui allait bien si on ne faisait pas gaffe. Wouadja faisait gaffe et des gaffes. Le souffle de l'univers, de son côté, n'avait pas l'air d'ignorer ni twister, mais toujours de savoir comment faire, de faire sans même y penser. Wouadja, comme la plupart des humains et sans doute de certaines sortes de choses ou de vivants, inspirait, expirait, transpirait, aspirait. Et peut-être parfois Wouadja voulait seulement spirer, essayait de spirer furieusement. Sentir la spire de son feu intérieur. L'Islande était bol d'air. Si les voyages étant devenus la grande récréation de l'homme, Wouadja ne voyageait pas : elle concentrait en divers points. Du point naissait une spire en elle, un reflet des grosses volutes colorées comme on peut voir dans la noirceur du vide spatial. Et de là le monde donnait clairement l'impression d'être encagé, ensemencé de belles ou bêtes idées, de comportements stériles ou stimulants pendant que parmi ça, *Sæbòl* était, est et serait féconde, et d'autres cœurs de braise aussi. Ces élans sortaient Wouadja de la stupéfaction : il fallait évacuer, condenser et libérer.

3.4.1. A propos de super.

A quel moment le superlatif pur est devenu à la mode, et la réponse toute faite à nombre de complexités senties et mentales, Wouadja ne sait pas exactement, mais le remarquait souvent. Super, hyper, ultra, extra, méga. Au fond, nous en étions à n'utiliser que très peu de vocabulaire, mais beaucoup de modulateurs, histoire de raffiner l'intensité. La tendance était à l'excès. Aller super bien. Faire un super voyage. Voir des trucs hyper beaux. L'intérêt des spécialistes est la richesse de leurs descriptions, et peut-être l'amincissement du jugement. Au problème de savoir comment c'est suit une liste de faits entretenus dans des relations par des connecteurs. Donc, si, *modulo*, *cum grano salis*, CQFD. C'était une tranche d'actualités qu'il était possible de lier en ensembles d'événements dont on pouvait dire qu'ils faisaient histoire, attendu que les critères de classes intégraient des repères spatio-temporels et des valeurs. Super est ce qui impacte les personnes affectivement, et plutôt personnellement. Superstructure est une structure qui impacte les personnes en tant que groupes. A quelle loi générale obéit tout élément de ce monde ? Au désir d'équilibre. Une chose que Wouadja trouve super, quoiqu'infime et arbitraire, est qu'il y a « libre » dans « équilibre ».

3.4.2. A propos d'égo-centres.

Le développement urbain mondial consiste à concentrer le plus grand nombre d'humains dans le plus petit nombre de mètres carrés. Il faut donc grimper. Là où les colonnes des temples, les tours des cathédrales, les pyramides ou les donjons sont vides ou presque vides, nous remplaçons par des immeubles et des grands ensembles, nous ajoutons des sonnettes au bas de nos jambes de bétons et nous agglutinons sur des surfaces de la taille d'un ongle de géant. Et tandis que les cellules pour donner vie se multiplient et se séparent, se mélangent, s'articulent, nous, plus nous nous rassemblons, plus nous nous ressemblons. Mêmes. Le miroir unifie. A un moment, nous n'avons plus que le désir de nous différencier. D'egos uns. Nous orientons nos vis, nous faisons plus-value de nos exploitations.

3.4.3. A propos d'évacuation, de condensation et de libération.

En ce qui concerne les corps fluides, l'évacuation consiste à éviter l'inondation autant qu'un concentré de gouttelettes. Ce sont les mouvements qui importent. L'équilibre, en ce sens, est comme le présent : une abstraction faite stabilité entre deux flux concomitants, voire superposés. A l'air libre, le présent semble nous traverser sans vraiment s'arrêter, à l'instar du vent. La pluie est ce qui rompt l'équilibre quand elle impose la loi de la gravité, et c'est à l'air clos que nous pouvons espérer nous en protéger pour assoir notre volonté. Une jolie solution à la complexité de cette situation nous est offerte, ainsi qu'une boucle en spirales, par un bain chaud dans la nuit noire. Les volutes de fumées dessinent leurs courbes douces dans la page transparente.

4. Le feu

4.1. L'incendie de Piotr

Adoncques Wouadja était rentrée en France après trois semaines à Reykjavik, et ce qui restait sur le feu était, entre autres dans sa marmite mentale, l'incendie de Piotr. L'histoire était suffisamment étonnante pour défier le hasard, se donner des airs de coïncidence ou même de prophétie auto-réalisatrice, ce genre de choses qui arrivent quand on veut qu'elles arrivent, quand tu aspiras à – ça, et ça vient. Ou presque, ça y ressemble fort. Adoncques Wouadja pensa à la Banque de France la veille du jour où elle prit l'avion vers l'Islande, par qui sait quelle tournure de la concentration. Wouadja avait regardé des photos de la porte de la Banque de France, à Paris, s'était aperçue qu'il en existait deux, qu'on avait carré deux succursales de champs de blé contemporain dans deux arrondissements différents, le premier et à la Bastille. Alors, pour des raisons d'ordre algébrique et esthétique, Wouadja avait choisi l'entrée de l'établissement au numéro 1 de la rue La Vrillière, le 1 du 1^{er} qui se trouve être l'hôtel construit par un certain François Mansart, celui-là même qui donne aujourd'hui son nom sans le vouloir à un élément architectural typique de nos contrées : les plafonds des chambres de bonne. Au-dessus de la porte bancaire, on a sculpté une tête entourée de deux ailes et de choses de la nature, fruits, feuilles pour enrubanner. Wouadja pensa à l'argent, aux symboles de l'argent, aux déesses, aux anges et puis au directeur de la Banque de France. En peine stupéfaction, Wouadja envisagea d'écrire au *boss* à défaut de prier *nada* pour une juste balance dans les richesses mondiales. La coïncidence vint de ce que, toute à son affaire de pièces et billets florissant par un geste généreux sur toute la petite planète que nous frottons nuit et jour, Wouadja découvrit soudain que l'autre porte, celle de la Bastille, avait cramé

pour de vrai la nuit dernière, une semaine plus tard. Elle l'apprit sur la toile. Qu'un type vivant, un certain Pavlenski l'avait fait franchement, était sorti de sa stupeur lunaire, avait arrosé d'un gros bidon d'essence les deux fenêtres du rez-de-chaussée entre les barreaux noirs, à l'angle de ce lieu du peuple, avait souhaité la fin des banquiers monarques. Piotr, de son prénom, avait donc eu une relation de longue date avec cette porte, ainsi qu'un lien particulier avec l'ancienne prison. Wouadja avait une relation de petite pousse avec toute la manne financière, ce réseau étroit de libertés et d'asservissements. Wouadja fomentait d'un feu intérieur que Piotr avait fait naître, pour le symbole. Piotr faisait d'un incendie un acte de beauté rebelle. Son feu était celui des Enfers des tableaux de Bosch, au coin de ta rue. Et Piotr se tint debout entre les flammes, le crâne sans ailes et sans fruits dans sa corbeille. Et Piotr et Wouadja pensaient que nous consommions des symboles autant que du pain, et que les symboles publics, ceux qui font la mémoire partagée, la collective et la gratuite, sont aussi importants que tous les actes quotidiens de chacun dans la lutte contre les sales dragons. Une lettre au directeur de la Banque de France, une enveloppe piégée, des flacons de sang de peuple pour puissances vampires, un cœur en feu dans le flouze libéré. Inciter à l'évasion des biens volés, faire des toilettes en or et les mettre dans les musées huppés, brûler le superflu. Monsieur François Villeroy de Galhau, le directeur de l'établissement et ami de l'Europe selon un ouvrage signé de sa main, même pour le bien de l'humanité, François donc n'a pas daigné visiter Piotr, n'est-ce pas, à quoi bon. Le système occupe. Et Wouadja et Piotr avaient le même âge, et l'une était française et l'autre russe, récent français par asile politique. Et Piotr est aujourd'hui à Fleury-Mérogis après une grève de la faim, et sa compagne Oksana avec et leurs deux fillettes, où sont-elles ? Les liens résonnent. Pendant ce temps, rien ne change dans l'espace global, les tensions sont toujours là. Seul sauve l'intime. L'histoire intime de Piotr et Oksana croisait la diplomatie internationale, l'espionnage civil, les coups montés de la justice, le sacrifice et l'amour. L'histoire intime de Wouadja et Louis, quant à elle, mêlait

quelque part en parallèles – et qui pourtant se croisent à l’infini dans la sphère-univers – l’érotisme universel, les attentions ordinaires, les coups montés l’après-midi, le plaisir et l’amour. Penser, agir. Tracer les jonctions. Car la coïncidence de l’incendie de Piotr ne fut pas la seule. Il s’en fit que le même jour, une autre arriva.

4.1.1. A propos des Pavlenski.

Les étiquettes que Piotr se colle à lui-même, ou qu'on lui colle dessus, oscillent entre art politique et militantisme actif, jusqu'au néologisme d'artivisme, une forme qu'il partage avec d'autres artistes dits engagés, à savoir ceux qui risquent des sanctions réelles pour les artifices esthético-percutants qu'ils réalisent la foi au cœur. Les performances de Piotr sont destinées à la prise de conscience, en particulier, des mauvais agissements du président de son chez-lui, ce Monsieur Poutine qui fait trembler même les institutions les mieux loties. Son corps est outil de subversion. Piotr tu t'assois nu en haut du mur d'enceinte de l'hôpital psychiatrique de Moscou, celui-là même où sont enfermés des supposés artistes dissidents et critiques du système. Et te coupe le lobe de l'oreille gauche, le filet de sang glissant en un trait de rivière maudite le long de ton torse. Sur la place publique, haut lieu d'histoire lymphatique du vieil organisme social, te cloues les testicules, la tête entre tes genoux à moitié repliés, les mains bien à plat sur les pavés de chaque côté de tes bras tendus. T'enroules nu dans du grillage fait de fils barbelés, toujours seulement lui et la masse du pouvoir. Oksana veille, accompagne, fomenté avec. Vous êtes anarchistes. Ensemble vous défendez les relations libres et la fidélité absolue à la vérité, la condamnation violente de tous les visages du mensonge. Une sombre affaire d'abus sexuel pendant une de vos soirées privées, dans cette perspective, vous rendit vulnérables à l'arrestation brutale, au jugement hâtif, vous fait candidats de choix à l'exil politique, vous amène à Paris, à des soutiens culturels, ministériels, solidaires, vous changez en pions géostratégiques. Les deux fillettes vivent ça sans signe extérieur de malheur. Que votre mère, pour vous punir d'avoir caché des choses, casse un de vos jouets, cela peut paraître radical. En même temps tu saisis. Que votre mère se tranche la phalange finale de l'auriculaire gauche en signe d'amour désespéré et de vocation citoyenne, peut aussi vous paraître radical. Le monde est excessif. Que les peuples soient toujours les damnés de la légende, les moutons de bergers pervers, les petites mains d'enfants incapables d'atteindre le plat dans

lequel tous les grands se servent allègrement, cela paraît infâme. Nos points de vue, nos lignes de mire, sont extrêmes. Nos messages, toujours incarnés, sont discutables. Mais visibles sans avoir besoin de scalpel. Raisons sensibles.

4.1.2. A propos d'informations.

Après avoir découvert Piotr à la mi-octobre, Wouadja voulut en apprendre plus. Elle *googlisa* son nom. L'actualité était en tête, suivaient des documents datant de plus de six mois à propos de leur demande d'asile en France, des vidéos de soirées de soutien et des articles sur les performances précédentes. L'actualité était traitée avec acrimonie par les gens du Spoutnik, avec peu d'exhaustivité, laissant parfois traîner quelques erreurs ou imprécisions. Rarement on posait des questions. On se moquait ailleurs de ce que tout pouvait désormais être appelé « performance artistique » (un incendie, un meurtre, une lettre de licenciement, des clous dans des couilles et des chiottes publics), on s'amusait de la ligne de retournement de chemises de ceux qui les avaient accueillis à bras ouverts en janvier, et lui le héraut contre MalPoutine, et qui se trouvaient aujourd'hui fort bien marris de ce cadeau empoisonné. Les mots que Piotr avaient distribués aux deux journalistes appelés *in situ* pour l'occasion étaient reproduits plus ou moins coupés, rarement en entier, on ne savait même pas s'ils étaient traduits, quelle en était la forme d'origine. Infos bâtardes nées de la science et du voyeurisme, apprendre sans comprendre, comprendre sans prendre.

4.1.3. A propos d'argent.

Sale, sauf quand c'est pour les fleurs.

4.2. Brigita et les volcans

L'autre coïncidence qui alimentait encore le feu de la marmite lyrico-politique, ou disons bio-cosmique, de Wouadja en son retour de l'île, concernait un autre genre de dynamitage. Le même jour que l'incendie, donc, Wouadja tomba nez à nez avec la femme qui avait réalisé un documentaire avec Snowden, Birgita Jonsdottir et Larry Lessig. Une certaine Flore Vasseur. Le fait est que Wouadja ne connaissait cette française que depuis à peine à mois, par quelques pages et vidéo sur Internet, et parce qu'elle s'intéressait à une autre femme, cette Birgita, l'islandaise qui fonda le parti Pirate il y a quelques années déjà. Sachant qu'elle partait à Reykjavik, Wouadja s'était imaginée la rencontrer. Et voilà qu'elle rencontrait l'autre, et que son film documentaire, inaccessible sur Internet et programmé à Reykjavik deux jours avant l'arrivée de Wouadja (un soupir), passait justement ce soir au siège du parti pirate (un hurra). Viens donc ! Les émotions qui sont présentes dans ce genre de vie, dans les gros plans sur le visage d'Edward ou les mains de Birgita, dans les images de Larry marchant avec tant d'autres le long de toutes ces routes au besoin d'exister, cela monte en Wouadja tuer l'incertitude. Tu aspiras à ça. Tu trouves les paroles justes et des actes utiles. Ces gens agissent au quotidien, à l'échelle mondiale, sur le plan humain. Le soir même, Wouadja et Flore mangeaient un bout au coin du port. Et Flore à Wouadja raconta sa coïncidence de la veille. Une soirée qui commence bizarre et qui finit par des danses avec une certaine Björk, au-milieu de la nuit sur l'île aux possibles. La musique de volcans. Birgita est poète avant politicienne, c'est une bidouilleuse informatique, une porte-parole, une « poéticienne ». Il y a quelques jours, après plus de dix années de pouvoir, Birgita a décidé d'arrêter, il ne faut pas rester longtemps là-haut, mais remettre les pieds dedans. S'occuper aussi de nos volcans intérieurs. Ainsi dans le même temps, ou pas loin, Wouadja tomba sur le portrait d'une certaine Margrethe Vestager.

4.2.1. A propos de Birgita.

« Les lanceurs d'alerte sont des traîtres !

– Honte sur vous ! Honte sur vous ! », conclut-elle d'un index tendu vers le bel inconscient.

4.2.2. A propos de pirates.

L'appropriation est du vol dès lors que manque l'envie de se faire approprier. Comment rendre à tous ce que n'appartient à personne ?, est la question que se posent probablement tous les hackers à cœur.

4.2.3. A propos de hold-up.

L'idée de concevoir un braquage comme une expropriation éthiquement juste est une idée rouge. « Mangez vos morts, geôliers de misère ! » Tandis que l'idée de concevoir un braquage comme un crime est un lieu commun dans la plupart des juridictions nationales. « Allez au trou, bandes de voyous ! » L'opposition est radicale, mais dans les deux cas, on partage l'idée que l'argent est quelque chose pour lequel on peut mourir. L'idée de mourir ou de faire mourir pour de l'argent n'est pas jugée psychiquement défailante par les organismes de santé publique. Wouadja avait observé la porte de la Banque de France, cette entrée vers l'une des demeures dorées de l'argent, alors que l'argent était sans domicile fixe, alors que les valeurs que l'argent représentait étaient évidemment aussi libres que l'air. Et que nous. L'argent devait circuler librement à sa juste valeur. Il aurait fallu s'en fichier, d'autres réalités plus criantes demandaient notre attention.

4.2.4. A propos de vote.

« Votez pour vous ! », est peut-être le seul slogan digne d'attrait. L'autre serait « Optez toujours, raisonnez, résonnez, sonnons ! », et de glisser avec le bulletin son caillou. Votez caillou. Cas *you*. Toujours connectés aux montagnes, aux

volcans, astéroïdes, formes de boue primitive jusqu'aux séries de bactéries, lichens, eaux végétales, os végétaux. Cela ne sert à rien de voter pour son jardin, ni pour des poireaux. Il faut dire ce que nous voulons de social autour d'eux, et avec. Nous votons la paix de nos ventres, pas des sacs de cailloux trop durs à même le dos.

4.3. Le grain de lave

La rencontre avec Margrethe Vestager croise la grande histoire et la naïve, celle de Petit Sy. Ça commence en haut, où se trouvent l'Europe et les décisions prises avec force tampons. Margrethe bataille en équipe contre les grosses boîtes qui colonisent nos terres sans s'acquitter de quoi que ce soit, parce qu'elles sont à la fois matériellement virtuelles et concrètement riches. Au nom de la juste concurrence des marchés, Margrethe oblige celles-ci à déverser quelques milliards dans les moins grosses boîtes de l'UE. Là-haut le monde impacte ici-bas. Petit Sy utilise des logiciels comme tout le monde, en large majorité les mêmes, Petit Sy noyé sous les marques. L'histoire de Petit Sy, naïve et anecdotique, est liée à une certaine Laure-Isabelle, celle-là par qui Wouadja rencontra Margrethe, ayant posté sur son Facebook un lien vers le portrait de ladite femme danoise. Dans le bureau de Margrethe se tient une statue en plâtre d'un gros doigt d'honneur, un pavé de blanc brut. Cadeau d'un gréviste. Il faut se souvenir, dit-elle, d'où nous venons et où va tout ce que nous faisons. Laure-Isabelle, pendant ce temps, fabrique Petit Sy en s'inspirant de Sisyphe, vieil oncle, compagnon de fortune. Au fond, Margrethe est une Sisyphe alignant les billes, s'engageant dans les ponts-et-chaussées. Petit Sy, marionnette, est un grain de lave inspiré de lune, un infime doigt en l'honneur des ombres. La grande histoire n'a sans doute que faire des détails, des poussières. Elle enflamme des poitrines émues, elle ne doute pas, elle a plaisir à écraser. Laure-Isabelle ne croit pas à la grande histoire, Petit Sy apprend lentement et goûte intensément chaque fois. Quel est l'effet d'un grain de lave à même la langue ? D'une page d'actu, d'un plan pixel sur tes pupilles ? Les poèmes de cailloux que Wouadja commença à faire moins d'un an auparavant sont issus d'un voyage avec l'amoureux de Laure-Isabelle, un ami de Wouadja photographe cuisinier. Et Wouadja pensait que nous aurions peut-être besoin d'armées si celles-ci étaient brassées de faiseurs d'images et d'odeurs,

révélateurs des trésors moindres, ventriloques centaures. Le travail de Laure-Isabelle ou celui de Cyril Vdb est de l'or pur, de la santé publique, de la beauté transgenre. Celui de Margrethe ressemble plus à du jardinage qu'à de l'élevage. Wouadja lit des promesses. Chacun transporte des Si. Les effets de coïncidences ont l'air de les remplacer par des évidences, c'est juste que la volonté trouve de quoi s'exprimer, et les fils de quoi accrocher. Adoncques Wouadja, par exemple, de retour de là-bas là-haut parvient, 6^e étage sans ascenseur d'un immeuble en second corps de bâtiment, porte bleue entre un vendeur de kebab et un autre de souvenirs, Paris 5^e. Y loge un certain Louis, un autre hasard heureux qui mène à sans pareil. Wouadja le rencontra il y a un an et l'aima juste avant de partir en camion avec Cyril dans les montagnes. La jonction fut ici le poème de cailloux.

4.3.1. A propos de Suisse.

Si la Suisse n'existait pas, il faudrait l'inventer. Des fêtes de fin de chantier unissant les corps de métier, des écoles de l'humanité en bordure de forêt, du rap de racines entre les tours de luxe et le rêve malicieux de *Birdyboy*, une coupure d'électricité planétaire. De la poésie jusqu'au trottoir sur un rouleau de caisse en dix heures un dimanche, à la fenêtre de chez Laure-Isabelle, un reflet du large. Wouadja joua encore avec Louis sur les échecs municipaux, dans le parc ouvert à pas d'heure, à eux deux contre eux deux. Les constructifs eurent la peau des fouguesux.

4.3.2. A propos de forêt de symboles et d'océan d'amours.

Quand ils partirent une semaine en camion, Cyril et Wouadja, dans cet espace aménagé pour chimie de photographe, bons plats de bricoleur de produits frais et langues de papier frappées à la machine, Wouadja écrivit une lettre à Louis le lendemain des premiers poèmes de cailloux. Qu'elle envoya depuis le village de Mens (prononcer Mince), après avoir demandé sa route aux deux types accoudés au comptoir du bar-café, celui où ils prenaient leur café du matin. Les deux types demandent alors si le chemin jusqu'à la poste est tout ce qu'elle veut, et Wouadja dit oui, que ça peut aussi être en poème ou chanson comme les aborigènes et leurs mélodies cartographiques. Et voilà les deux types se mettant à chanter, tu vas à gauche après le stooop, tu continues encore et hoop ! Le texte de cette lettre est presque recopié de suite, n'étaient les [...] qui signifient la part manquante. Dedans, la forêt de symboles fait référence au rêve de Louis au sortir de leur première nuit. L'océan d'amours, pétri de sciences dures et de chairs molles, fut l'entrée du plaisir. Un peu plus tard, Louis parla des pierres dans les ouvrages d'un certain Roger Caillois, il y avait aussi l'absence de douleur d'elles chez Ludwig Wittgenstein. Elles furent encore dans les fresques d'un artiste syrien, expo-guetto sur le toit d'un immeuble. Frotter dans la flaque de grenailles.

Perdue dans la forêt de symboles

Bon, perdue je ne sais pas, mais dans la forêt de symboles, sans doute, quoiqu'assez minimalement encore puisque voilà, en route avec un homme et un camion de plus de 8 mètres de long, un peu plus que 3 mètres de haut et quelques 5,6 tonnes, au moins sur le papier, ça fait dans la contrainte pour la lecture des cartes et des panneaux, surtout ceux qui indiquent les interdits rouges.

La forêt de symboles de semble pas connaître d'interdits, mais des peurs, oui.

La peur il y a deux jours que ne prédisait pas l'œil avisé, une montée redoutable au camion bout de souffle, le sentiment qu'on va bloquer et puis être là au-milieu de nulle part avec un homme et ce transport massif, entre des monts massifs, plus rien ne bougera que des pensées stagnantes. Et non, taire le symbole, activer le manche à vitesse et ne pas froncer les sourcils, avancer, atteindre le lac et souffler, heureux.

La jungle symbolique, mon vieux, là où elle pullule, c'est dans les images et les mots et le ciel pendant ce temps, lui, est muet, pur ou menaçant, et la lumière, elle, veut bien parfois s'associer à une photo réussie, mais réussie pourquoi, c'est la java des valeurs.

Dans le camion qui ne roule pas à vive allure, il y a un tableau accroché sur une des parois, disons punaisé, le tableau périodique des éléments, et donc : les valeurs des dimensions plates au musée ne sont pas les mêmes que celles de ceux qui fréquentent les laboratoires et la vie comme une bande d'essai. L'homme du camion fait ça : de l'examen d'essais, de la tentative de tests, des inventions d'images, des impressions d'illusions, les mains dedans, le corps motivé de techniques et dans la tête une question : pourquoi ?

Dans les histoires : Sisyphe, le tonneau percé, Stevenson et son âne et le sens d'un jour, bon, selon les saisons. Dans l'expérience, par exemple un homme et son vélo durant deux années sur quatre, un homme et les lacets et seulement cette maxime : se perdre pour se trouver, s'autoriser pour éprouver toutes ces formes, leurs aspects passés, pratiques, géostratégiques, très affectifs. L'expérience

dans la forêt de symboles est
l'appivoisement du bois.

Ecrire sa légende, engager des mythologues.
Les raisons de la faim et du froid, du sommeil,
des si intenses respirations suivant l'effort,
s'être battu, nous avoir aidés.

Camion à image, machine à écrire, coudes à
se serrer entre vivants, entre éléments.

2

Noyée dans l'océan d'amours

Noyée ce n'est pas sûre, mais dans l'océan
d'amours sans doute avec un s et bien comme
il faut.

Après c'est presque de la bio quelque chose,
du bioérotisme, du biosentimentalisme, ou
même peut-être de la biopornographie, du
biocœur et des désirs dus à l'esprit.

J'aime le fait que tu penses à moi entre
Cantor et Queneau.

J'ai aimé ton corps qu'attendait mon dos sur le quai de la gare et tes mains glissées sur mes cuisses intérieures, sans savoir, des spirisations.

Nos discussions quatre heures avec nos peaux collées.

J'ai aimé ignorer comment et l'absence dans l'intrigue du sens de tes gestes, et puis toucher tes lèvres pendant que tu parles.

Ce n'est pas simple de dire encore ou c'est simple, encore ps.

J'ai l'impression que mon esprit prend son pied et quand mon corps suit, c'est carrément de gratitude cosmique que je me remplis.

J'aime que nos idées respectives se soient trouvées charmantes.

J'aime notre intimité et nos pudeurs mentales, quand tu caresses mes paradoxes.

Et quand tu dis que tu aimes, bon, j'aime.

J'aime qu'un jour me fasse plusieurs fois penser à toi et invoquer le plus petit souvenir, un souvenir de deux et le monde effacé, le monde présent et conjuré, j'aime la sensation du désir qui ne finit pas [...].

C'est insensé et pourtant nous tournons, nous nous détournons, nous nous retrouvons, et dans l'infime nous bouleversons, vibrons, frémissons, à quoi ça rime et si ça rime moins qu'autre chose, là je suis noyée, bouché née.

J'aime par exemple l'idée qu'en joignant os deux trous de bouches, l'énergie de mon orteil gauche se connecte biodirectement à celle de ton tien, ce que d'aucun qualifie d'inutile, frivole ou simplement subjectif, moi j'imagine la solitude de chacun des cratères de la lune oubliée, ou tout ce qu'on a toujours fait d'imbécile ou de nocif avec une paire de lèvres.

J'aime le goût de science de ta salive.

J'aime la consistance de chair de nos croyances.

Que tes mots aient côtoyé tes os.

Des choses comme ça.

Ton plaisir.

J'ai envie de jurer pour jurer un peu.

En joie dans l'océan d'amours, en peine dans la pleine compréhension, en route fuyant des buts bêtes, en cavale de globules carnaval, en rêve aussi toi.

4.4. La passion selon Louis

Wouadja savait bien qu'on pouvait décrire tout ce qui laisse sans voix et que le vivre pouvait donner envie de le dire. Et obliger à dire. Ce qui laisse sans voix est fréquent et laisse aussi sans force. Quand Wouadja atterrit le dernier jour du mois d'octobre, elle retrouva Louis, on fêta son anniversaire trois jours plus tard, et trois jours plus tard encore, on creusait pour un arbre pour la mort d'un ami. Ça montait de la terre au ciel, ça retombait en pluies. L'amour laissait sans voix, la mort avec. Un corps bien vivant, un corps bien mort, des gestes d'attention au quotidien profond léger, des gestes d'adieu et point. Wouadja vit les fumées rouges des feux d'alarme des trains, les quatre fanions d'atomes incandescents et toutes les larmes pour lâcher nos chagrins bleus. Comme quoi rien ne pouvait sauver et qu'on vivait dans un monde à la con. Qu'on allait s'accrocher à l'idée de présence éthérée, qu'on louait les amitiés diablement heureuses, qu'on sentait des peaux et la tienne jamais plus. Qu'on était partagé entre les nerfs et le cœur, qu'on perdait du temps à remplir des chèques, prendre des rendez-vous, tirer le diable, que parfois une pente est un trampoline. Flore avait parlé d'un type qui s'était suicidé parce qu'on lui demandait des sommes astronomiques pour avoir rendus libres d'accès des documents de salubrité scientifique. Pas de voix, point d'issue possible. Comme quoi seulement alors pouvait sauver l'intime, cette connaissance profonde et le mystère osé des forces qui frétilent, des destructions d'espèces à l'échelle des insectes aux colonisations de mousses fort compétitives à la jointure des murs de propriété et du chemin semi-public, quotidiennement emprunté. Seul pouvait sauver l'intime, l'élan qui pousse à se voir nus, à se toucher se retoucher n'avoir pas envie de toucher rien autre ou bien peut-être une clé à mollette, un bâton de réglisse, une serviette éponge. Wouadja, Louis et la bête à deux dos. Les beaux et la bête en un lieu. Ou parfois 450 km environ, cinq heures de bus. Les rails sont pleins de passion.

4.4.1. A propos de Roméo et Juliette.

Ou Tristan et Yseult, Shéhérazade et tous les autres, les métamorphoses, les histoires à coucher dehors. Sans commentaires sur les impossibilités intestines, autant que les affections électives. Sans commentaires sur la légendarisation des vies vs. leur supposée morosité. Sans commentaires sur les sites de rencontres. Les poisons dont on ne se remet pas, les baisers dont on ne se remet pas. Et rien de cela ne concerne les tensions de classes sociales, les poches percées, l'esprit du temps, les maladies vénériennes ou les progrès dans la chimie des gaz et des fluides. Si toi fait loi.

4.4.2. A propos du comité invisible.

Wouadja pensa que la prose active de ce comité invisible battait en touche l'idée selon laquelle même le bottin est de la littérature, et peut-être encore politique.

4.4.2.1. A propos du bottin.

C'est le Code civil que Balzac, ou Stendhal, considéra comme de la littérature, les yeux faisant tout le travail de l'attribution de valeurs. La beauté est pourtant dans les choses, avec le sens.

4.4.2.2. A propos de l'incendie de novembre 2005.

Une dernière coïncidence, aux pp. 41-42 de *L'insurrection qui vient* des éditions La Fabrique, ce morceau de ce comité :

« [...] Les bidonvilles sont dans bien des mégapoles les derniers lieux vivants, vivables, et sans surprise, aussi, les lieux les plus mortels. Ils sont l'envers du décor électronique de la métropole mondiale. Les cités-dortoirs de la banlieue Nord de Paris, délaissées par une petite bourgeoisie partie à la chasse aux pavillons, rendues à la vie par le chômage de masse, rayonnent

plus intensément, désormais, que le Quartier Latin. Par le verbe autant que par le feu.

L'incendie de novembre 2005 ne naît pas de l'extrême dépossession, comme on l'a tant glosé, mais au contraire de la pleine possession d'un territoire. On peut brûler des voitures parce qu'on s'emmerde, mais pour propager l'émeute un mois durant et maintenir durablement la police en échec, il faut savoir s'organiser, il faut disposer de complicités, connaître le terrain à la perfection, partager un langage et un ennemi commun. Les kilomètres et les semaines n'ont pas pu empêcher la propagation du feu. Aux premiers brasiers en ont répondu d'autres, là où on les attendait le moins. La rumeur ne se met pas sur écoute. »

Qu'est-ce qui nous consume et que nous consommons ?, se demandait Wouadja en refermant le petit livre vert.

4.4.3. A propos de km.

La loi de la mort-kilomètre postule que la proximité que nous avons avec elle la rend plus réelle, et donc que plus on s'éloigne, plus on se fiche bien de savoir qui meurt où. Quand des émotions franchissent des océans, cela semble incroyable. La loi de la mort-kilomètre est connue des journalistes parce qu'elle permet de mesurer le degré d'intérêt des morts, de leurs récits sur les vivants. Le public a-t-il un quelconque lien avec ces cadavres-là ? Il existe aussi une loi de la mort-espèce, assumant qu'une mort humaine est plus parlante qu'un cadavre de vache. Quant à la loi de l'amour-kilomètre, elle est semblable à la propagation d'une rumeur, d'une spirale intérieure. La distance ne fait rien à l'affaire. Le reste est en millisecondes & microparticules. Les lois de l'amour-espèce sont parfois dépassées, par les mythes ou la zoophilie. On ne s'emmerde pas non plus jusqu'à brûler des pit-bulls. Pendant ce temps s'évalent sans rémission les équations des courbes au bord d'un feu de bois.

4.5. Wouadja dans les flammes

Et nous voilà arrivés au présent. Wouadja remue ses orteils entre la peau de bête et les chaussettes chaudes. A droite, le poêle ronronne. Il ressemble à une cave rougeoyante sous un toit aux angles saillants et noirs. Il siffle dans les graves, un chuintement peut-être, une tessiture peu développée mais une résonance de tréfonds. Le sol est en béton, les murs blancs et longs jusqu'à des trouées pour la lumière, son reflet sur parois. Un puits transversal, au-dessus des stalactites de poutres en bois clair, et les larges vitres pour le soleil. Des plantes y grimpent, d'un vert de lierre. Parfois tu vois la lune quand tu es à côté du poêle, du souffle bougeant la vitre, un bruit métallique d'agitation soudaine. Tu fermes le tirage. L'ampoule baissée vers la table, elle, ne bouge pas, mais sa lumière faiblit quand on tire de l'eau chaude un peu plus bas dans la cabane cubique. Un bidon d'eau, un trou dehors, rempli de pierres, une planche par où se faufile entre lilas et glycine. Wouadja pense à *Sæbòl*, aux nids, aux terriers et aux maisons, tout ce qu'il y a de plus loin du clapier, de la niche ou des ruches, quoique qu'ils puissent bien sûr cohabiter *easy*. Wouadja écrit : Il n'est pas de plus grand mystère que celui d'habiter la terre ! Pas de plus grand mystère que d'habiter la terre ! Pas de plus grande joie que celle d'être là ! De la joie d'être là, de la joie d'être ça ! Mais aussi : Il n'est rien de plus bas que de se croire roi, et puis rien de plus bête que de se croire honnête. Pas de plus grand mystère que tous ces murs de pierres. Parce que Wouadja pense à la suite. Une suite possible consisterait à répondre en actes à la question suivante, si le monde entre-temps n'explose pas dans les mains d'un taré : « Au cas où l'architecture est l'art des ombres issues d'une production de corps troués, alors qu'est-ce que ça change au nez de Cléopâtre ? Et aux rassemblements en cercle ? ». Une autre suite est le refus d'institutions incompetentes et de gens las et gourds, et donc juste de la poésie, habiter les arbres et faire sonner les angles. Là-dessus, Wouadja s'endort.

4.5.1. A propos de métrique.

Le nez de Cléopâtre est de toute évidence un triangle. Tous les nez sont des triangles, même ceux qui tentent de s'épater ou s'aviner. De là à rendre compte du succès des pyramides, il n'y a qu'une ligne droite. Et si celle-ci se change en flèche, ce qu'elle pointe est l'étude de l'ordre en toute chose, dans une figure, dans un poème, un coquillage, un club, une tête. Comment ça rime et comment dansent les formes, ce sont là deux questions retorses. Mais il se passe quelque chose quand nous lisons *J'aime ce qui m'éblouit puis accentue l'obscur à l'intérieur de moi*. Une sorte de triple cercle à main levée, une intersection aigue, et l'autre onctueuse. L'architecture n'est pas l'art des nombres coincé sous la géométrie, parce qu'elle est dans le temps. Comme une coquille encore truffée de vagues, une forme en mouvement avec une ouverture. Les immeubles sont donc toujours un peu meubles. Entrer, sortir. Il était une fois, fin. Trois petites pyramides et puits sans fond. Ici *Le poème de l'angle droit* d'un certain Corbusier. Ici des affections géologiques. *La tendresse des pierres* et Gary et Ajar. Ici des contre-points, des partitions drues, pleines de fureur précise, des baguettes de sourcier. Encercler le feu. Bâtir carré. N'en prier qu'un, ou trois, ou douze, ou mille. Faire deux pas, avoir deux mains et quatre fois trois phalanges (+ le pouce qui indique les phalanges, l'autre main retient facile jusqu'à cinq, nous avons donc le système sur $5 \times 12 = 60$). Mesurer ne signifie pas maîtriser. L'ordre ne suppose pas la force.

4.5.2. A propos d'aérotique et de cosmocratie.

Le point commun entre sphères privée et publique est qu'il y est chaque fois question de positions, alors que ça n'est pas du tout ce qui se passe. Les rapports de plaisir ou de civisme n'ont que faire de garder leurs positions, mais préfèrent plutôt s'échanger, se rencontrer, se mélanger, se frictionner. Contre toutes les lois sanitaires du bon sens, nous nous frottons au monde. L'aérotique est alors la science des éléments en contact de contraction, fluidification ou frôlement entre

deux corps humains, quand ils ne sont pas là à dormir, à se rendre sévices ou service, encore que. Les rythmes bipolaires de nos émotions. La cosmocratie, quant à elle, est le cadre général dans lequel tous les cerveaux, tous les sexes et toutes les sensations dermiques prennent place, quand elles ne sont pas là à fomentier dans leur coin, mais en totale interaction avec chaque point en dehors d'eux-même. Sur le plan international, elle peut remplacer aussi bien les états et les nationalismes que les superstructures comme l'OMC, l'ONU, les monopoles. L'univers y est aussi nu qu'aux premiers jours. Et le plaisir, loin d'être réductible à « nu », est plutôt « un », ou sa tentation. Adoncques nous sommes présents et là nous nous demeurons, sachant qu'il reste un fond de trois miettes en cuisson, en somme, et rarement deux :

- *La cosmocratie* : un air métaphysique au niveau mondial
- *L'ordinarisme* : un espace libre au plan quotidien
- *L'aérotique* : un lyrisme technique à l'échelle du visqueux

5. La cosmocratie

Nous tendons vers un seul système politique : la démocratie. Il existe beaucoup d'avantages et d'inconvénients à ce système, que nous considérons comme le meilleur, du moins pour le moment, selon un consensus raisonnable ou rempli d'idéaux. La démocratie est censée donner le pouvoir au peuple. On a du mal à voir de quoi il s'agit : on a l'impression que le peuple manque, ou qu'il est partiel, ou qu'il est partial, bref, on ne sait pas de quoi on parle. C'est probablement parce que c'est une chose à inventer, l'impression de s'inscrire dans quelque de plus grand que soi, de se lier entre individus d'une même espèce. D'une même histoire, identité, langue, d'un même tas de mœurs faciles à comprendre et à reproduire. Il semble que nous soyons troublés. Nous tendons à l'éviction du peuple pour le public d'un même *show*, d'une même crise face à laquelle nous sommes idoines dans l'impuissance, l'impression que ça se passe sans nous dans quelque chose de plus haut, de plus secret. Le peuple est mort, vive le public ! Il applaudit, il marche à l'émotion des tripes, il se fiche de savoir ce qui est vrai pourvu que ça vibre passif. Le système surfe sur une logique de simplification du foisonnement de la vie : ludocratie, écocratie, pions, produits. On joue, on paye, on se fiche de savoir si les règles sont arbitraires, *whatever works*.

La cosmocratie est censée donner le pouvoir au monde. On a aussi du mal à voir de quoi il s'agit, mais on n'a pas l'impression que le monde manque. Il y a des règles qui nous semblent peut-être discutables mais c'est sûr qu'elles sont là, tout tombe, le vivant meurt, l'inanimé attire ou révulse. Là-dedans se situe notre espèce. Nous sommes des pantins du spiribiochimique, des participants plus ou moins volontaires. Chaque fois que nous faisons quelque chose, nous pouvons prendre conscience de ce que nous faisons (en plus de savoir que nous sommes en train de le faire). La cosmocratie est donc plutôt le pouvoir de la conscience avec le monde : tout s'entre-pénètre, infuse et dégouline, même les solides,

même l'inexistant, l'inchiffable, l'indéchiffable. Cela se passe en chacun comme il en va des pierres, des oiseaux et des atomes. On fait ce qu'on a à faire en son âme et conscience, en corps-à-corps. Si ça ressemble à de l'anarchisme ? On se dit que Socrate était anar avec son « citoyen du monde ». On pourrait surtout se demander pourquoi il faut vivre dans un pays, en plus de vivre sur la terre – et je ne parle pas de vivre dans un quartier, une artère, une tour, un tipi, sans toit, dans la ville d'Untel, à la capitale, au fin fond, en location, au centre du nombril. La cosmocratie supposerait de se diriger soi-même, d'être à ce qu'on engendre exactement comme une poule est responsable des asticots qu'elle mange. Tout ne marche pas dans le monde et on peut ne pas s'occuper de ses affaires d'humains, mais ça craint si on oublie de le nourrir.

Une inspiration quotidienne est cette « Ethique d'un paysan » trouvée il y a six ans dans *L'Impossible*, revue qui a disparu presque aussi vite qu'elle est venue. Les revues éphémères vont bien avec les chroniques du cosmos. Elle est signée Yves Berger. Je vous la recopie :

Le paysan est gardien. Sa vie ne répond pas à la question : « Quelle trace vas-tu laisser ? », mais à la question : « Que vas-tu préserver ? »

La vie essentiellement, c'est de la peine qu'entrecoupent des moments plus doux où l'on souffle.

Le temps est maître. Le temps qu'il fait décide. Le paysan maudit et bénit ce ciel.

Tout changement est d'abord une menace. Après on s'en arrange.

Le vécu trouve dans le langage son expression avant tout dans les silences.

Pas d'issues avant la dernière heure. Le travail est un horizon permanent.

Le paysan sait s'épargner pour durer. Il sait aussi s'user pour passer.

La pénibilité du labeur est pour le paysan une souffrance bénigne. La non-reconnaissance de son travail est pour lui une plaie maligne. Ses mains usées portent en elles la tradition (comme une tendresse).

On aime son travail comme on aime une mère possessive, dure et belle à nos yeux.

Les paysans goûtent la sueur de chaque chose qu'ils mangent. En conséquence, ils n'en perdent pas une miette.

En déplaçant des montagnes, certaines questions se posent, d'autres pas. Les questions des paysans ne sont pas celles des intellectuels. Mais ils peuvent partager leurs sommeils.

Les problèmes sont toujours nouveaux : les événements toujours les mêmes.

Le paysan est soumis à une vie de labeur et c'est ainsi qu'il trouve sa liberté. Il est le digne esclave de sa tâche.

D'une année à une autre, d'une saison à une autre, d'une journée à une autre, les mêmes gestes reviennent et marquent la continuité du temps. Tel un air joué sur les touches d'un accordéon alors que le soufflet se gonfle ou se replie, respire.

La satisfaction qu'offre le fruit du travail est proportionnelle à la peine et l'importance qu'accompagne la réalisation de ce travail.

Le but à atteindre ne s'atteint pas. C'est un arc-en-ciel.

Il n'y a pas à être optimiste ou pessimiste : il y a à faire plus que de raison.

L'activité du paysan est manuelle. Sa portée est humaine.

La question du choix pour un paysan est une question de composition. Il est partie du paysage.

Pour dire « je suis en vie », il dit « j'ai du pain sur la planche ».

Si ça manque de glamour ? Si ça manque de civilisation, de finesse des mœurs, de luttes de classes ? Si c'est que le poids des jours qui pèse et nous traverse ?

On peut surtout se demander pourquoi ça n'a jamais été les paysans au pouvoir, alors que tout le monde a un ventre. Ou les guérisseurs, parce que tout le monde en a besoin, alors que des chefs, des chefs peut-être seulement à la guerre. La cosmocratie ne suppose pas que toutes les relations entre même ou différentes espèces supposent des guerres qui supposent des chefs. Mais plutôt que toutes les relations entre même ou différentes espèces supposent des besoins (manger, dormir, jouer, comprendre, aimer, construire, respirer) qui supposent des échanges qui supposent des alliés. Les besoins sont fondamentaux, pas relatifs, sans quoi c'est le chaos, et le monde n'est pas du chaos. En ce qui concerne le chaos, si ça fait chic de dire qu'on est pour ? Dans les tics du paysan, c'est noté que quand il y a de la lumière, il y a aussi toujours de l'ombre. La cosmocratie est quand même une histoire de pouvoir. L'ombre est l'effet d'une forme, d'une force nécessaire, mais c'est toujours la lumière qui produit l'ombre et l'ombre qui lui résiste. Tous les crânes découverts maudissent le soleil, personne ne veut se faire berner, tout le monde aime les étoiles. La cosmocratie laisse le plus de pouvoir en dehors de nous, et si on peut, désirs heureux.

Ce que nous faisons beaucoup avec le meilleur système du monde, maintenant, c'est de l'administratif plus que du militaire, plus que du religieux, plus que du labeur de base. Avantages et des inconvénients. Avant c'était de la dépense de masse verte, maintenant ce sont des centres de turbines à chaleur nucléaire. Le peuple est chacun faisant ses trucs derrière son écran, disons le peuple qui n'a plus besoin d'avoir besoin. Les cosmocrates n'auraient jamais prêté foi dans les mines. Les mines, ça vous bousille la croyance dans la possibilité de se reprendre. A moins qu'on ne regarde les visages. La cosmocratie n'anthropomorphise pas toute chose, mais croit à la dignité de l'objet – en plus de ce que tout le monde sait à propos du vivant. Qu'existe au moins de la confiance, à défaut d'envie. De ceci le reste suit, du sentimental, un air métaphysique au niveau mondial.

6. L'ordinarisme

En vrai, les grands discours, les discours tout court, les systèmes et les synthèses, les schémas explicatifs, les catégories et même l'idée de case, de tout ceci tu te méfies. Des choses se passent et produisent des résonances, mais on ne peut jamais exactement trancher dans le lard et affirmer quoi que ce soit, ça reste relatif, subjectif, déterminé de mille façons. On peut croire à quelque autorité. On peut penser que le journalisme, par exemple, est une pratique neutre, droite, attentive aux faits et seulement aux faits, alors que bien sûr on sait que c'est tout sauf aussi net. Il en va de même de l'histoire, de toute science qui étudie, de tout langage qui bafouille. En même temps, on sait bien que ce qu'on voit, ce qu'on sent, ce qu'on touche et qu'on déplace, ce qui se trame à l'intérieur, on peut distinguer le rêve et la réalité – et même si on n'y arrive pas, on continue à être, à sentir parler voir entendre goûter toucher déplacer. On pense à la fois que tout est relatif et que certaines choses sont.

L'ordinarisme pourrait remplacer le journalisme et l'histoire en déminant ce que veut dire un événement. En particulier, il substitue à la scène les salles, les places et les silences. On peut se demander ce qu'est le récit des silences des hommes. Pourquoi on ne raconte pas tous les petits-déjeuners du monde. Pourquoi ce qui compte devrait faire chaos, catastrophes et cancaneries. L'ordinariste donne des nouvelles depuis la lune et comme s'il y était, ou les dernières du petit écureuil qui swingue dans l'univers. Ce sont des douleurs et des élans. Les grands-mères qui ne sortent plus de chez elles et le bouton de rose rose qui tombe léger du mur enceignant le cimetière, la roue de vélo qu'on rustine après les bulles, les escapades sauvages au centre commercial et puis les masques et les archers au théâtre public. On peut demander quelle est la somme des faits de lits d'hommes ou de rivières, quelle est l'odeur de la bonté dans les longs sons d'un espace libre au plan quotidien.

7. L'aérotique

Ça passe par tous les trous, toutes les alvéoles, tous les tissus, les fluides, les os, les muscles, les poils et tout ce qui détecte, allume ou contracte. Et ça se passe seulement entre toi et moi, en toi en moi. Ça se passe des pieds à la tête et vice-versa et d'orifices en trémolos et plusieurs fois. Ça se sent comme rarement on sent. Ça se pense aussi comme rarement on prend le temps pour ça. Et tout le monde le fait et cela semble toujours unique, disons quand c'est bien fait. Si ça peut être mal fait, si ça peut foutre en l'air et jusqu'au cœur de pierre, si ça n'est pas dégueulasse. On peut se demander pourquoi manque ne serait-ce que l'idée d'un tableau périodique des éléments érotiques. Pourquoi des livres d'images et des classements de positions, pourquoi des manuels d'Eros ou de Kama, quoi de la prévention sanitaire, des petites annonces, des grosses partouzes. Et chaque fois tu le sens comme rarement tu sens. Une montagne de plaisirs. Une envolée d'ardeur. Ou bien c'est bof, pitoyable, même ça.

Toi et moi nous faisons dans les quatre possibilités d'actions générales : parfois chacun agit sur lui-même, parfois tu agis sur moi ou moi sur toi, parfois tu agis en même temps sur moi et sur toi ou l'inverse et parfois nul n'agit que le regard, ou l'intuition. Cela provoque tellement de choses. Ça me remue de te sentir me regarder. Ça vient te chercher, un morceau de ma peau.

Au lieu des bordels ou des hôtels, ou même des palais des délices, il y a toujours de l'air libre. Et parfois tu rêves d'une cabane de plaisir comme d'une maison de thé, un peu comme ce que dit Kakuzo Okakura dans son *Livre du thé* :

La maison de thé (*sukiya*) ne cherche pas à être autre chose qu'une simple maisonnette ou, comme nous disons parfois, une « hutte de paille ». Les idéogrammes originaux du *sukiya* signifient « résidence

de la fantaisie ». Plus tard, les différents maîtres de thé les ont remplacés par d'autres caractères chinois, suivant leur conception de la maison de thé ; le terme *sukiya* peut ainsi signifier « résidence de la vacuité » ou « résidence de l'asymétrie ». C'est une résidence de la fantaisie dans la mesure où il s'agit d'une structure éphémère construite pour abriter un élan poétique. C'est une résidence du vide dans la mesure où elle est dénuée de tout ornement, à l'exception de ce qui y est placé pour satisfaire au besoin esthétique du moment. C'est une résidence de l'asymétrie dans la mesure où elle est consacrée au culte de l'Imparfait et laisse délibérément un élément inachevé que l'imagination peut compléter.

Un vide à l'asymétrie fantaisiste, l'espace aérotique. Des corps, des choses, un lit, une pièce, dehors. La terre est une résidence semblable. Les tentures, les miroirs sont des accessoires. Tout ce qui se passe, n'importe où et quand, est caresser, lécher, sucer, pincer, couvrir et découvrir, griffer, serrer, claquer, entrer, ouvrir, aspirer, tirer, fermer, tourner, frôler, frotter, interrompre et appuyer, pousser, arroser, souffler. Et puis murmurer, gémir, demander, proposer, exposer, crier. Le plaisir aérotique est total, si possible. Accueillir, marquer et soulager, et aussi être accueilli.e.s, marqué.e.s et soulagé.e.s. Toi et moi on s'offre comme ça une attention extrême et unique (par concentration et condensation), on s'éprouve dans une pleine ouverture multiple (en relâchement et dilatation) et on s'altère infiniment parce qu'on a bien envie de ça, de décentrement, d'éclats, de rebondissements.

Et c'est de la sueur. C'est aussi nos salives, nos spermes, nos cyprines, nos larmes et nos gouttes, nos sangs fouettés. C'est drôle et brut et tendre, c'est profond et puissant, coulant, gluant, collant. Il existe une estampe qui montre une femme se donnant à une pieuvre. L'aéros est le volume du plaisir, le rythme désireux, le lyrisme technique à l'échelle du visqueux.

&

ce matin
encore
le monde
s'éveille

&